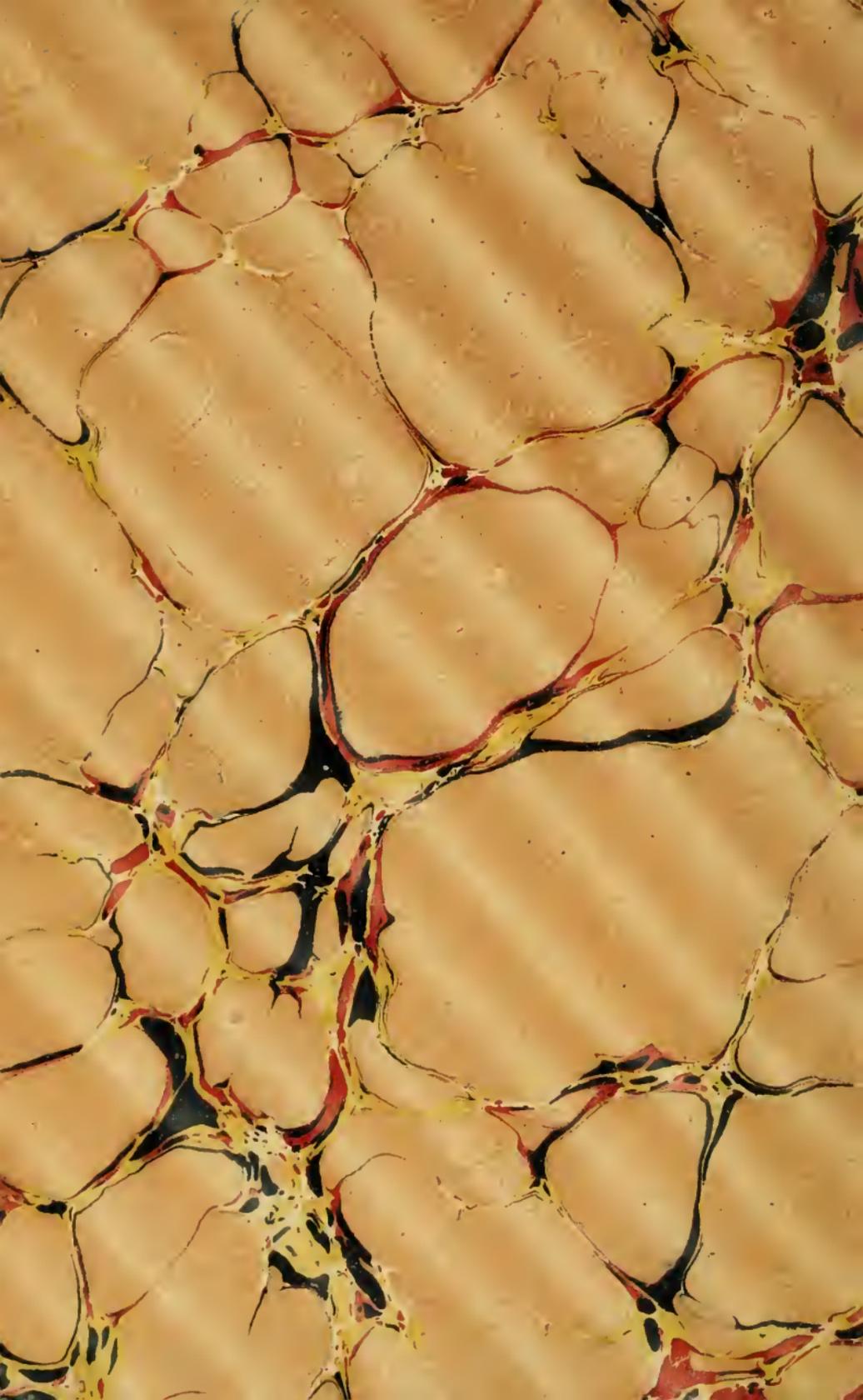
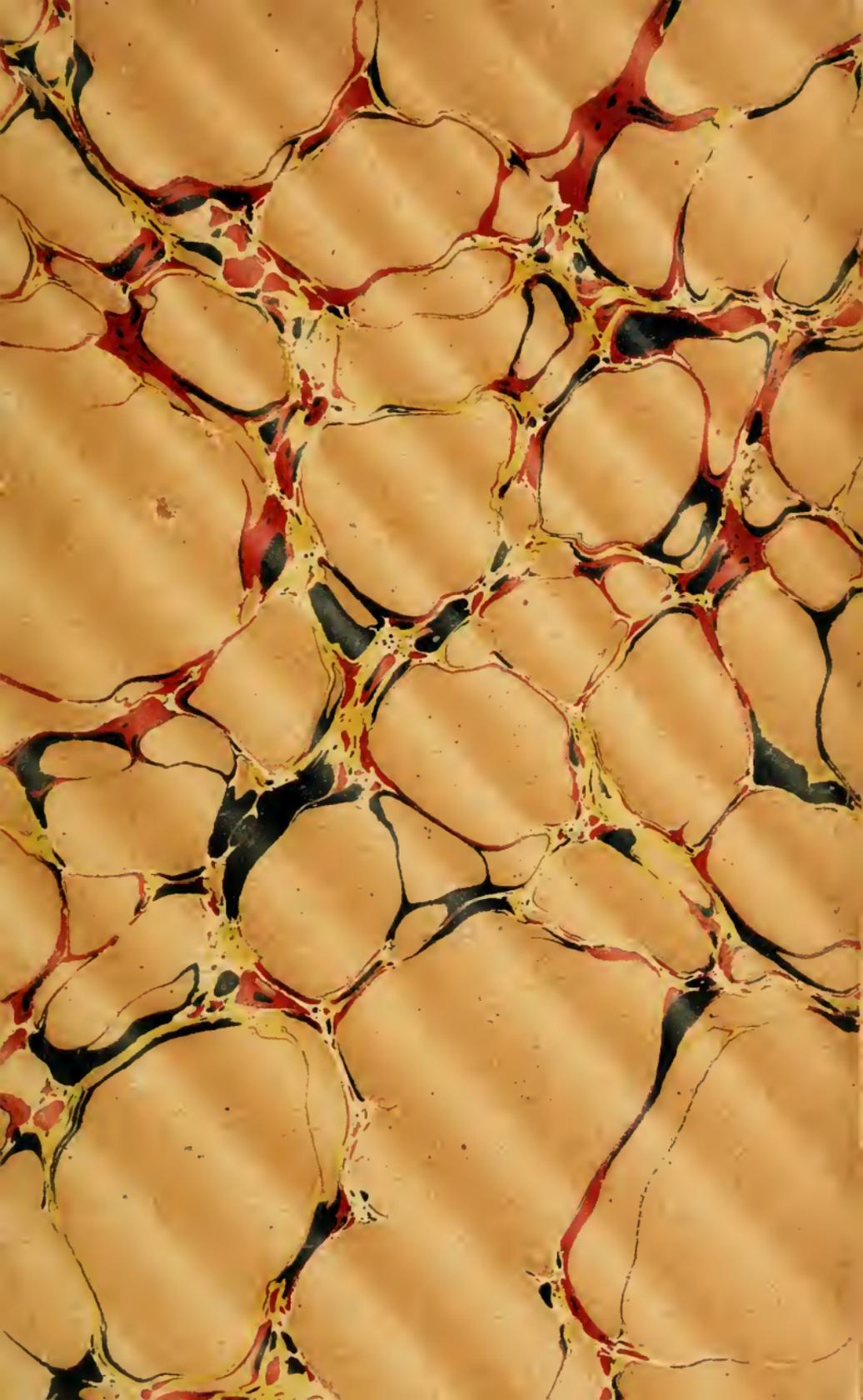




LIBRARY  
UNIVERSITY  
TORONTO













DU MÊME AUTEUR :

- POÈMES ET POÉSIES : 1885-93. *Cueille d'Avril, Joies, les Cygnes, Fleurs du chemin et chansons de la route, La Chevauchée d'Yeldis* ..... 1 vol.
- LA CLARTÉ DE VIE : 1893-96. *Chansons à l'ombre, Au gré de l'heure, In memoriam, En Arcadie*..... 1 vol.

Phocas le Jardinier

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Douze exemplaires sur papier de Hollande numérotés  
de 1 à 12.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,  
y compris la Suède et la Norvège.

59p

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

# Phocas

## le Jardinier

PRÉCÉDÉ DE

SWANHILDE, ANCAEUS

LES FIANÇAILLES D'EUPHROSINE



45790  
12/1/97

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ECHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVIII



## DÉDICACE

*Les quelques amis qui souhaitèrent de voir réunis en un volume ces poèmes de différentes époques en voudront sans doute accepter la dédicace collective :*

*Si non, l'auteur les dédierait volontiers aux mères tendres de Samia, de Swanhilde et de Thalie, quoi qu'elles lui aient conté de la vanité de vivre et d'aimer, de l'inanité de l'action, de la folie du sacrifice, de l'impossible repos : car elles lui sont comme les heures mortes de sa jeunesse d'hier, et l'ombre souriante des douleurs choquées.*



# LES FIANÇAILLES D'EUPHROSYNE

MARIVAUDAGE IDYLLIQUE

(1885)

Il est dit qu'Étéocle, fils du fleuve Céphise,  
introduisit en Bœotie le culte des Muses.



## LES FIANÇAILLES D'EUPHROSYNE

Les trois Grâces : Aglaé rousse, Thalie brune, Euphrosyne blonde, sont groupées autour du jeune chasseur Etéocle.

AGLAË

Nous t'avons rencontré, jeune homme, entre deux sentes  
D'ombre, lassé d'avoir couru le cerf, dormant  
Avec un rêve sur tes lèvres souriantes.

THALIE

Voici des fruits cueillis ; mange, et dis-nous comment  
Ta chasse t'a mené jusqu'au pied du grand frêne  
Où le chant de ma sœur t'éveilla doucement.

## EUPHROSYNE

Tu souriais ; redis la vision sereine  
Et ce beau songe qui fait rire quand on dort ;  
Peut-être écoutais-tu chanter quelque sirène ?

## ÉTÉOCLE

Vous m'avez toutes trois enlacé de l'effort  
De vos bras, blanche chaîne et vivante guirlande,  
Et mené — comme en rêve — avec des rires d'or,  
Jusqu'en ce bosquet d'ombre ; et l'une me demande  
Mes exploits de chasseur, et l'autre veut savoir  
De quoi je rêve — il faut que l'une ou l'autre attende ?

## THALIE

Parle-moi, la première, et qui sais, pour avoir  
Porté ton carquois vide à l'écorce polie,  
Combien de traits ton arc a lancés au bois noir.

## EUPHROSYNE

Non, le rêve rieur d'abord, je t'en supplie,  
Moi, qui seule eus l'audace heureuse de chanter  
Et qui t'ai réveillé de ma voix assoupie ;  
Plus qu'elle — la peureuse et qui n'eût pu tenter  
Ton sommeil, sans moi qui ne crains que la tristesse —  
La première des deux, j'ai droit de t'écouter.

ETEOCLE, à Aglaé

Mais toi, silencieuse et souriante hôtesse,  
Décide si, pour plaire à tes sœurs, il est mieux  
Que je conte mon rêve ou ce lent jour d'ivresse?

AGLAË

Pour n'avoir pas parlé mon souhait curieux,  
Et pour n'oser encor te demander ta race,  
Je n'en voudrais pas moins connaître tes aïeux.

ÉTÉOCLE

Eh bien ! que m'offrez-vous, chacune, hors la grâce  
Égale de vos yeux et de vos gestes, sœurs,  
Pour dire mes aïeux, mon rêve, ou cette chasse ?

EUPHROSYNE

Si tu me dis pourquoi tu riais dans les fleurs  
Et si tu veux conter ton rêve, je t'apporte  
Du vin miellé — mon offre est plus doux que les leurs.

THALIE

Je devine mieux qu'elle, et que ta soif est morte  
— Car voilà les débris d'une grappe — : à ta faim,  
J'offrirai ce laitage — est-ce moi qui l'emporte ?

ÉTÉOCLE, à Aglaé

Et toi, que m'offres-tu, silencieuse, afin  
Que je te nomme mes aïeux, avant de dire

Mon rêve et mes exploits ? — du laitage ou du vin ?

AGLAË

Mon offre, qui serait le meilleur ou le pire  
Selon tes vœux secrets, je ne te le ferai  
Qu'alors que tu diras ce que sait le Zéphyre.

ÉTÉOCLE

Il me reste à choisir du breuvage sucré  
Ou du mets... que je prends, de façon bien frivole,  
Car je n'ai soif ni faim. — Donc, par le bois sacré,  
Si ma chasse fut longue, elle est brève en parole :  
Car j'ai marché longtemps et je n'ai rien tué,  
Hormis que j'ai foulé du pied quelque corolle ;  
Il est vrai, je ne me suis pas évertué  
A traquer les levrauts, et mon carquois est vide  
Pour ce qu'à mon départ vers le grand bois muet  
Je ne l'ai pas garni — par oubli ; mon seul guide  
Par les sentiers fut donc mon rêve souriant ;

Il se tourne vers Euphrosyne

En voici le secret dont vous êtes avide :...

THALIE, tendant l'écuelle

Voici, jeune chasseur sans flèches, si friand  
De laitage, ta part, et c'est à trop bon compte,  
Pour ce petit récit que j'allais épiant.

ÉTÉOCLE, mangeant

Vous ne m'en voudrez pas de ce que je raconte  
Naïvement mon jour? — si non, je jure bien  
Vous épouvanter toutes trois, avec un conte?

EUPHROSYNE

C'est le tour de ton rêve — eh! cela ne fait rien  
Que ta chasse ne fut pas une chasse, en somme;  
Mais un rêve est toujours un rêve! dis le tien?

ÉTÉOCLE

Je m'étais accoudé dans l'herbe pour un somme;  
J'écoutais les oiseaux babiller; et, sur moi,  
Un aubépin versait à flots son rose arôme;  
Il semblait qu'en mon rêve, écho de quelque émoi,  
Une chanson montait dans la brise riieuse,  
Et j'étais tout joyeux, sans bien savoir pourquoi  
— Sans doute un chant d'oiseau tombé de quelque yeuse  
Puis j'entendis par le sentier un pas léger  
— Sans doute il s'enfuyait quelque bête peureuse; —  
Je gardai les yeux clos et, sans me déranger,  
Je riais de ma chasse... et vous êtes venues,  
Non pas troubler mon rêve gai, mais le changer.

EUPHROSYNE

C'est tout? mais j'attendais des choses inconnues;

Quand je rêve, je crois être reine des airs  
Et, sans crainte de choir, je marche sur les nues.

## ÉTÉOCLE

Quand tu ne rêves pas, il luit dans tes yeux clairs  
La seule royauté qui vaille une couronne,  
Car tes yeux sont profonds et bleus comme les mers.

EUPHROSYNE, tendant la coupe

Voici le vin miellé; pourtant, je te le donne  
Non pour avoir conté ce rêve absurde, mais  
Pour ce discours galant qui veut qu'on te pardonne.

## ÉTÉOCLE

O très douce Euphrosyne, écoute-moi; permets  
A tes sœurs d'écouter. — Mon père a nom Céphise,  
Dieu d'un fleuve joyeux, sœurs; et je ne dormais  
Qu'en apparence et pour épier la surprise  
Des filles d'Eurymone et leur dire ceci :  
Mon père a de claires forêts où rit la brise.  
La source de son fleuve est à deux jour d'ici,  
Au pied de la montagne où sont les neuf déesses,  
Et l'ombre de ses bois vaut mieux que celle-ci;  
Done, venez avec moi pour vivre des paresse  
Douce dans le jardin de mon père. — Courons,  
Euphrosyne, et mon père unisse nos jeunesses!...

AGLAË, souriante

Je te connaissais bien, Étéocle aux vœux prompts ;  
Voici trois jours que tu guettais nos pas alertes,  
Et, si ma blonde sœur accepte, — nous irons.

THALIE

Euphrosyne sourit, et son désir est, certes,  
Que nous allions. — ConteZ, ondes qui nous miriez,  
Ce que depuis trois jours cachaient les feuilles vertes ?

ÉTÉOCLE, interdit

Quoi ! vous suiviez mes pas à l'abri des lauriers ?  
Et vous étiez témoins de mes bavardes fièvres ?

D'un geste maladroit, il heurte la coupe  
La terre boit mon vin de miel — et vous riez !

AGLAË, poussant doucement Euphrosyne dans les bras d'Étéocle  
Étanche donc ta soif au vin doux de ses lèvres !...



# ANCAEUS

(1885-87)

*A mon ami Philibert Delorme.*

PERSONNAGES :

MAEANDER, roi d'Ionie.

ANCAEUS, roi de Samos.

SAMIA, fille de Maeander, fiancée d'Ancaeus.

LEMNIA, nourrice de Samia.

MARSYAS, satyre tributaire de Maeander.

UN ORPHIQUE, joueur de lyre.

UN ESCLAVE.

SUIVANTES de Samia.

SATYRES, sujets de Marsyas.

## L'ATTENTE

Du haut de la colline ondulante de pampres, la vue est à la mer de Grèce.— La plaine du Méandre git vers l'Orient.— Le soleil est à son déclin.

### MAEANDER

Voici monter parmi les ceps un vol de grives :  
Le jour décline, fils, et les heures hâtives  
Courent vers l'ombre.

En ces beaux soirs d'été, je viens  
Souvent avec Samia, parfois seul, et regarde  
La gloire du soleil couchant; et je m'attarde,  
Ainsi, revivant le passé : je me souviens,

Et trouve que la vie est bonne, et que le sort  
N'est pas injuste à qui fut juste et qui sut vivre  
Sans trouver que sa part des choses fut médiocre ;

Et la pourpre des soirs est un vin qui m'enivre.

## ANCAEUS

C'est comme un fol essor d'ibis aux ailes d'ocre,  
Et comme un fol essor de cygne aux penes d'or !  
Et par la haute mer vogue, vers l'Occident,  
La flotte des Cyclades — orgueilleusement  
Vers l'Atlantide et vers les Iles Fortunées —,  
Insoucieuses follement des destinées — :  
Quelle toison leur fut promise, et par quel dieu ?

## MAEANDER

On voit jusqu'à Lemnos, au nord ; et cette trace  
Bleue au ras de la mer, c'est la côte de Thrace.

## ANCAEUS

Lemnos ! — C'était un soir qu'ensanglantait l'adieu  
D'un jour de vents mauvais et d'ouragans et d'ombre :  
Notre barque, lasse de la bataille sombre  
Trois nuits sans jours livrée aux hasards de la houle,  
Voguait, chanteuse et triomphante ; voguait, soûle  
De sa victoire, au rythme clair des grandes rames,  
Vers une île surgie en l'occident de flammes

Et comme un havre offert incurvant ses deux bras.

Mais le peuple venu vers les sables en troupes  
Semblait hostilement armé; nous étions las;  
Et nous voyions briller des glaives et des croupes  
Et le bruit des clameurs arrivait sur le vent.

Alors le blond Jason, haut debout à l'avant,  
Fit signe, et nous cessions, un temps, le bruit des rames :  
— C'était un peuple échevelé de blondes femmes; —  
Elles, appréhendant le choc, tenaient conseil,  
Groupe ébloui, debout en l'occident vermeil.

Mais la reine, voyant la Tête à notre proue,  
— Reine d'un peuple fou de longues chastetés,  
Rieuse, et pâle de la soif des longs étés, —  
Changeant d'arme, et plus forte ainsi, tendit la joue.

Hercule seul, assis à la poupe, immobile  
Garda l'Argo sur l'ancre en l'ombre d'un rocher,  
Disant : J'ai ma dépouille d'or pour m'y coucher;  
Dédaigneux—lui qui meurt pour quelque amour sénile—  
Et par lui nous quittions le lit des blondes femmes :  
En l'ombre d'une nuit nous reprîmes nos rames.

Cette île était Lemnos, et la reine, Hypsipyle;  
Père, il y a longtemps de tout cela.

## MAEANDER

Mes rides

Sont plus vieilles que ta barbe. — Je connais l'île,  
Fils, et la reine est morte esclave de mort vile.

Un silence — le soleil bas sur l'horizon apparaît double

## ANCAEUS

Vois donc, le double disque et les deux fruits splendides  
Comme la pomme d'or ravie aux Hespérides...

Puis le vent nous poussa par delà Samothrace  
Et l'Hellespont — Argo jetant un souvenir  
A tout écueil — :

Idmon, fils d'Apollon, — sans yeux  
Dans l'ombre, lui qui voyait clair dans l'Avenir —,  
Tua son frère Cyzicos, né de la race  
Mysienne, en un combat nocturne; — car les dieux  
Au gré de leurs hasards emmêlaient nos batailles;  
Nous lui fîmes de magnifiques funérailles.

Le soleil disparaît sous l'horizon

## MAEANDER

Tu parles; et, là-bas, où l'horizon s'estompe,  
Le voile de la nuit émerge au ras des flots  
Immense d'éploiment, fatal...

ANCAEUS

Comme un héros

Mourant, l'Occident saigne...

MAEANDER

Écoute ; c'est la trompe :

Triton au ras des lames sonne un air de père

Et la mer moutonnante accourt.

La lune émerge des cimes du Tauros, et monte

Salut ! albâtre

Souveraine, la Chaste!...

ANCAEUS

Aux côtes de Mysie,

Nous abandonnions, au soir d'un autre jour,

Hercule, qui vengeait Hylas, son fol amour ;

— Nous discussions la nuit de la route choisie, —

Aux Mariandynins, mourut Idmon, le Sage,

De la blessure d'un ragot ;

Un soir d'orage,

Tiphos, le timonier que nul péril n'effare,

Fut saisi par la mer ; — alors, je pris la barre.

D'autres moururent...

MAEANDER

Les feux sont morts du couchant,

Et la lune — vois donc — indolente, se barre  
D'un long nuage noir.

Une pause; tous deux songent

ANCAEUS

Par un tel soir d'argent,  
Devers la pleine mer, et des rives de Crète,  
Nous retournions, porteurs de la vaine conquête  
Pour qui sont morts de mort si vaine tous ceux-là;  
Un nuage, sorti de l'horizon, voila  
La lune; nous voguions las d'affres anciennes;  
Mais Apollon Aiglètès, dieu sauveur et guide,  
Comme autrefois aux rives de la Propontide,  
Debout sur la hauteur des roches mélantiennes  
De son trait enflammé montra l'île d'Anaphe.

Cependant la lune plonge, pour reparaître, à intervalles rapprochés,  
sous la bande floconnante des nuages; des épars bleuent par  
moments l'étendue

Jason saisit le roc du revers de sa gaffe;  
Nous jetons l'ancre; un cri de joie immense échappe  
A notre angoisse — ce fut la dernière étape :  
Et pour avoir heurté sa proue à toutes côtes  
L'Argo prestigieux aborda rames hautes;  
Mais nous, les survivants de sa longue victoire,  
Nous ne rapportions au port que notre gloire  
Imbécile, et d'avoir été les Argonautes! —

Castor, Idas, Pollux, les deux fils de Teucer,  
Et Théséus et Lynceus — eux qui prirent la mer  
Joyeux de l'aventure absurde de la vie...  
Je crois demeurer seul à la barre — dévie,  
Navire, et fends la mer de ta massive corne;  
Tes rameurs? ils sont morts : la Gloire est assouvie;  
Et le bûcher d'Hercule a noirci le ciel morne.

## MAEANDER

Notre fille dont cette nuit t'ouvre la couche  
Est tienne, et ce vignoble est tien, et notre amour;  
O plus heureux que tous ceux-là, le sort farouche  
T'aimait seul, puisque seul tu vois le soir du jour.

Le ciel se rassérène; au loin s'entend un chant de femmes

C'est le chant de ses femmes : l'épouse s'apprête.

## ANCAEUS

Père, la nuit est douce et mon âme est quiète;  
Mon cœur est plein de joie, et mon rêve est de vivre  
En l'amour de ta fille, jusqu'en la vieillesse  
Patiente et qui sourit à des fils. — Que je livre  
Mon cœur à sa douceur, mon âme à ta sagesse.

Je crus en d'autres soirs, longs regrets sans parole,  
Et sous la grise pluie et dans l'automne folle,

Qui chante comme un chant de joyeuse épouvante,  
 Trouver l'oubli sans rêve et sans palliatif,  
 Alors qu'une heure, interrompant son vol hâtif,  
 Semblait dire, endormant l'éternelle tourmente :  
 « Que ton passé s'efface et que ton cœur te mente  
 « Et que l'espoir d'après n'ait plus rien qui te tente. »

Puis, ce fut en ma vie une aurore nouvelle ;  
 Et par toi, Père, et par ta fille j'ai connu  
 D'autres espoirs vivants en mon être : — par elle,  
 Je crois en l'avenir propice et suis venu  
 Chercher pour ma maison déserte et mon lit vide  
 La Maîtresse et la Reine, — en toi, je trouve un guide.

#### MAEANDER

Roi de Samos, ma fille en ta maison déserte,  
 Belle, rayonnera comme un soleil de joie ;  
 Et le vieux Maeander que sa vieillesse ploie  
 A vu quatre-vingts fois jaunir la vigne verte  
 Et son conseil est d'or et vaut que l'on y croie.

A nouveau, un chant de femmes, dans le lointain  
 C'est le chœur de ses femmes : l'épousée est prête.

#### ANCAEUS

Père, leur chant est doux dans cette nuit muette.

## CHŒUR DE FEMMES, au loin

*Les fileuses de lin ont jeté leur quenouille,*

*O douce fille, ô fille blonde.*

*De la laine agneline revêts la dépouille,*

*O blonde fille, ô fille douce!*

*Pour la fête pubère te voilà parée,*

*O douce fille, ô fille blonde,*

*De l'or des fleuves, des pourpres de la marée,*

*O blonde fille, ô fille douce!*

S'approchant

*Pour que l'époux t'admire en tes belles parures,*

*O fiancée, ô blonde reine,*

*Nous t'entourons de nos lampes aux flammes pures,*

*O blonde reine, ô fiancée!*

*Ta joie est notre joie et ta beauté qui brille,*

*O fiancée, ô blonde reine,*

*Illumine à l'entour la nuit, ô jeune fille.*

*O blonde reine, ô fiancée!*

## MAEANDER

Samia vient ; vois : chaque femme porte une lampe.

## ANCAEUS

Ta fille, Père, est douce à voir en ce décor.

L'épousée apparaît au milieu de son cortège

## SAMIA

Père, voici que mes femmes ont tissé l'or,  
 De leurs mains habiles, avec le lin qu'on trempe  
 Vers Tyr, en un tissu qui m'éblouit les yeux,  
 Tombant en plis chanteurs devant mes pieds...

## MAEANDER

Ma blonde

Samia, voici le maître auguste, à qui les dieux  
 Donnent ton corps vierge, et pour qui coule l'onde  
 De ta chevelure, et par qui monte à ta joue  
 Le flot du jeune sang pudique...

## ANGAEUS

Souffre, Père,

Qu'elle soit telle, et que mon amour lui réponde.

Samia, que, pour ta naïveté, je révère,  
 Admire ta tunique où la lumière joue  
 Aux ondulations de ton flanc chaste : enfant,  
 Tu ne serais pas femme avec une autre joie  
 Que celle qu'une étoffe en plis rieurs déploie ;  
 Et certes, je ne serai l'époux qui défend  
 D'être belle au souhait de ses vœux empressés.

Tu veux qu'en sa splendeur ta tunique reflète  
 Les beautés qu'elle voile et soit digne interprète

Des lignes; — et pourtant, avec ses fils tressés  
De laine et d'or, et malgré ses reflets d'étoile,  
La robe qui te ceint est un indigne voile :  
Car tous les ors des fleuves nés du mont Tauros  
Et toutes les pourpres de la grève de Tyr  
Ne valent pas la blonde auréole d'éros  
Nimbaut ce front que mes paroles font rougir,

Et, si tu veux le manteau d'or de souveraine,  
Épands ta chevelure royale, et sois Reine.

SAMIA

Doux maître, vous riez de ma parure?

ANCAEUS

O chère

Enfant, pour exalter tes lourds cheveux d'or roux  
Et le prestige de tes boucles triomphales,  
Peut-être suis-je injuste à des splendeurs rivales.

SAMIA, faisant signe à Lemnia

Et bien, par vanité de blonde et pour vous plaire,  
Que s'épande à lourds flots ma chevelure claire,  
Ainsi, de mon épaule, et jusqu'à mes genoux.

LEMNIA

C'est maintenant ce rayon-là qui nous éclaire!

## ANCAEUS

Donne ta main, Samia.

Se tournant vers Maeander

Notre père, dis-nous

S'il est, hors de s'aimer toujours, d'autres devoirs.

## MAEANDER

Ma fille, et toi, mon fils, voici le soir des soirs;

Je ne veux pas heurter de paroles austères

La joie où vos deux cœurs s'unissent; je ne veux

Que nouer à jamais devant les dieux, nos Pères,

Le lien infrangible et qui fait un de deux.

Il unit leurs mains

La nuit tombe et notre cœur tarde; par les vignes

Allons à sa rencontre, et sur les bords du fleuve,

Suivant la rive jusqu'au gué.

## SAMIA

Un pâtre abreuve

Sans doute nos troupeaux dans le soir — et mes cygnes

Nous feront bon accueil.

Ils descendent vers le fleuve. — Les femmes vont devant

Aux bords du Méandre, par un clair de lune.

MAEANDER

Ce Marsyas et ses chœurs  
Se seront attardés parmi des vendangeurs,  
A boire le salaire enivrant de quelque ode.

ANGAEUS

Ou bien à bafouer un malheureux rapsode  
Errant, au crépuscule, une lyre à l'épaule ;  
Car ces joueurs de flûte ont en haine la race  
Des chanteurs d'hymnes qui nous viennent de la Thrace.

MAEANDER

Il prétendrait même, à le croire sur parole,  
Qu'entre Apollon et lui la Victoire hésitante  
Préférerait sa flûte à cette Lyre ; il tente  
De provoquer le dieu vers une lutte folle.

Il monte une voix de lyre, dans la nuit ; tous écoutent

ANCAEUS

Quelle est cette musique douce ?

MAEANDER

Quelque esclave  
 Sans doute de la Thrace, et qui se croit Orphée,  
 Quelque chanteur qui fait métier de choryphée,  
 Venu vers notre fête exhiber ses talents  
 Aux agapes que j'offre demain aux passants :  
 — Glaneurs de toute joie et mauvais vendangeurs ; —  
 Mais l'usage est ainsi, fils, et tous les mangeurs  
 Auront place à ma table en l'honneur des époux :  
 Car le bonheur rayonne ; et ne soyons jaloux  
 Que du respect qu'on doit aux mendiants songeurs.

ANCAEUS

Que rayonne notre bonheur éblouissant !

Maeander et le cortège prennent les devants

SAMIA

Ce chanteur est d'ici, Roi, s'il porte l'entrave  
 Promets que, dès demain, ta bonté l'en délivre,  
 Pour les contes rieurs que sa voix m'a fait lire :  
 Chaque soir j'écoutais ce lointain chant de lyre,  
 Assise au péristyle et rêvant au roi grave  
 Et doux dont je serais la femme, pour le suivre

Aux pays inconnus, — mon rêve était de vivre  
Très loin, parmi des fleurs, auprès de mon roi brave...

La fin du prélude annonce un chant

Écoutons ; je voudrais connaître les paroles  
Qui montent dans la nuit.

Avec un frisson

L'air est frais sous les saules.

#### VOIX LOINTAINES

*... Eros que suit un chœur éphèbe  
Parle d'amour aux âmes neuves ;  
Mais les nuits d'étoiles sont veuves,  
Et tout chemin mène à l'Érèbe ;  
Il chante et l'amoureuse fête  
Alterne en rythmiques louanges ;  
Des pleurs y sembleraient étranges  
Car la voix des morts est muette !...*

La voix se tait — Ancaeus et Samia  
demeurent un instant immobiles

#### ANCAEUS

Ces paroles sont tristes, chère, — oublions-les ; —  
L'augure en est mauvais un soir de fiançailles.  
— Souvent on a pour moins différé des batailles ; —  
— Mais nos cœurs, n'est-ce pas ? n'en seront pas troublés.

Ainsi chantait son maître, Orphée, au soir funèbre  
 Où mourut Eurydice : un lourd deuil enténèbre  
 Sa vie, et notre amour évoque son amour ;  
 — Mais notre joie est pleine et notre jour commence.

## SAMIA

Oublions-les, si tu le veux...

Le soir est lourd...

Voici mon siège de gazon que j'ensemence  
 Chaque printemps — écoute : notre pas est sourd  
 Tant l'herbe est grasse.

Asseyons-nous ;

Je me sens lasse

D'avoir marché.

C'est là que mes cygnes gourmands  
 Viennent manger entre mes doigts — voici la place ;  
 Mais ils dorment sans doute

— Ou craignent les amants.

Ancaeus s'asseyoit près d'elle

Regarde ; mon éros de marbre nous fait face.

## ANCAEUS

Samia, ta main tressaille dans ma main ; as-tu  
 Quelle crainte ?

La nuit est tiède et sur ta joue

L'air a la moiteur d'un baiser ; la brise joue

Parmi les mûriers nains un lent air ; la vertu  
Des lis embaume et grise ;

Ainsi, crois en mon âme,  
Samia ; te voici chaste et belle, et c'est la nuit  
D'amour première ; vois : sous la lune qui luit  
Le fleuve tressaille... tout mon cœur te réclame...

SAMIA

Et pensas-tu jamais quelle serait ta femme ?

ANCAEUS

J'ai rêvé de la voir errante en un matin  
De mai, parmi des fleurs, riieuse ; et son doux rire  
Émerveillait les saules gris et l'eau qui mire  
Les bleus de l'ombre avec un reflet argentin  
De gai soleil où vont des rondes d'éphémères ;  
Une brume estompait sa tunique et les plis  
Où s'amoncelle la cueille odorante : lis  
Tachetés de la rive et fleurs d'absinthe amères  
Et le doux chèvrefeuille ; — elle n'avait souci  
Des ronces, se blessant aux épines des roses ;  
Et comme elle marchait, après de lentes pauses,  
Tressant des fleurs, je la crus suivre jusqu'ici  
Où, rougissante, avec des airs de criminelle,  
Craintive d'un regard, fût-il même le sien,  
Elle enlaçait ce bel éros du gai lien

De ses fleurs...

Et ta lèvre, enfant, qu'implorait-elle ?

SAMIA, d'une voix de rêve

Toi !...

Mais ne parle pas de ta voix qui rassemble  
 Mon rêve éparpillé — rêvons le rêve ensemble :  
 La nuit est douce, ô mon doux maître, et sa clarté  
 Confuse est un mystère où vague en liberté  
 Ma vaine lassitude ;

Et toi, laisse ton âme  
 Silencieuse auprès de mon amour de femme  
 S'éprendre de la joie éparse ;

— Vois ; la nuit  
 Joyeuse mène à nous l'espoir que l'on poursuit ;  
 Et l'ombre autour de nous palpite d'amour vague...

D'un geste, elle montre l'horizon

Et ce nuage s'incurve comme une vague  
 Énorme, déferlante, et qu'eût figée un vent  
 D'hiver...

La douce nuit que l'on passe en rêvant...

Un long silence, et, à nouveau,  
 le chant de lyre

Écoute !...

## VOIX LOINTAINE

*Éros que suit un chœur éphèbe  
Parle d'amour aux âmes neuves...*

Encor le chant du poète de Thrace,  
Que cette voix est triste et douce par l'espace...

## VOIX LOINTAINE

*..... Mais les nuits d'étoiles sont veuves  
Et tout chemin mène à l'Érèbe!*

## ANCAEUS

Ce chant est monotone ainsi qu'un air de chasse ;

Puis, sortant de son rêve

Demain je châtierai ce chanteur ; car, ce soir,  
L'esclave doit être gai, fût-ce par devoir.

## SAMIA

Ta joie est donc cruelle en ce soir nuptial ?  
Que t'importe, ô mon roi, ce chant crépusculaire ?  
Notre amour craint-il donc ce regret labial ?

## CHŒUR DES FEMMES

Sur la rive proche

*Oé — ôé — ôé — ôé — ô ô ô é*

D'autres voix leur répondent comme un  
écho qui va se perdre dans le Tauros

*Oé — ôé — ôé — ôé — ô ô ô é*

SAMIA

Mais, vois ! C'est le reflet des torches, tout là bas !

La cadence des voix d'hommes  
s'accroît en se rapprochant

Ils chantent en marchant, leurs voix rythmant leurs pas ;

Tous deux écoutent

Et, vers le gué, l'ombre des grands chênes s'éclaire  
De lucurs fauves ;

Les voix se taisent tout à coup

Écoute !...

L'écho renvoie

Jusqu'à nous le refrain de leur chanson de joie ;

Se tournant rieuse vers Ancaeus

Cela compense-t-il le triste refrain thrace ?  
L'augure était mauvais et celui-ci l'efface ;  
Allons rejoindre notre père et le cortège !

ANCAEUS, souriant

A t'écouter, Samia, toujours mon cœur s'allège  
De quelque trouble et tu guéris de tout souci,  
Allons vers eux ; mais qu'étais-tu rêveuse ainsi ?

## SAMIA

Le soir est lourd et ce doux chant si triste... mais  
Vois : je te suis en souriant vers le bonheur.

Entre Macander, qui les cherche

## SAMIA

Père, le vol des noirs nuages clair-semés  
Voilait et dévoilait la lune, et j'avais peur  
Que le festin n'en fût troublé ; mais revoici  
L'Étoile familière, et nos ombres, compagnes  
Des belles nuits.

Aux femmes qui arrivent en groupes

Femmes, chantez : Marsyas arrive ;

Car vos chœurs alternant de l'une à l'autre rive  
Et heurtés aux échos dormeurs de nos montagnes  
Ont donné le signal aux pâtres des sommets :  
Voyez ! leurs feux joyeux scintillent dans la nuit !

A Ancaeus

O cher époux, voici que ta reine te suit  
Vers la joie inconnue et que tu lui promets.

Marsyas entre à la tête de sa troupe de satyres,  
qui portent des torches

## MARSYAS

Salut, roi, nous errions par un mauvais chemin

— Car souvent quand on chante on se trompe de route —  
 Nous avons couru comme une armée en déroute  
 Et nous voici.....

## MAEANDER

Remets ton histoire à demain,  
 Marsyas, la fête tarde, et l'écho vous écoute.

Mon fils, ma fille, marchez la main dans la main.

Tout le cortège remonte par le vignoble; les femmes vont devant :  
 elles ont éteint leurs lampes et chantent, porteuses de myrtes ;  
 les lucurs fauves de la robe de Samia, la pourpre foncée de la  
 chlamyde de l'époux s'éclairent de la flamme des torches qu'agite  
 autour d'eux le chœur des satyres, dont le chant alterne avec  
 celui des femmes.

## CHŒUR DES FEMMES

*Nous menons l'épousée aux agapes sacrées.*

## CHŒUR DES SATYRES

*Pour la nuit nuptiale,*

*Hymen, donne à son corps  
 La vaillance des braves.*

## CHŒUR DES FEMMES

*Elle éblouit la nuit de ses blancheurs nacrées.*

## CHŒUR DES SATYRES

*Pour la nuit nuptiale,*

*Hymen, donne à son cœur  
La douceur des esclaves.*

## CHŒUR DES FEMMES

*Elle tendra la coupe à l'époux de son âme.*

## CHŒUR DES SATYRES

*Pour cette nuit qui vient  
Donne, Hymen, Hyménée,  
Au plus fort la plus sage.*

## CHŒUR DES FEMMES

*L'époux boive la coupe et l'épouse soit femme.*

## CHŒUR DES SATYRES

*Pour les nuits à venir  
Donne, Hymen, Hyménée,  
Un suave présage.*



## LE FESTIN

Les convives ont pris place sur des bancs de gazon — les satyres, à l'entour, ont fiché leurs torches en terre — les chœurs, groupés dans l'ombre, attendent.

### MAEANDER

Vous qui, chaque année, alors que la sève tend  
La peau des grappes, m'êtes venus en chantant  
Au son clair de la flûte double -- ivres d'avance  
Du salaire des vendangeurs que verse, au soir  
Où la dernière cueille à rempli le pressoir,  
La main de mes femmes — ; cette fois, je devançai  
Ma justice de maître, et vous donne de boire

Et de chanter avant les labeurs de la cueille,  
 Satyres, et mon heur paternel vous accueille  
 Au festin pour fêter ce jour et notre gloire  
 D'être père à nouveau

Montrant Ancaeus

Car il me naît un fils.

ANCAEUS

Car Poseïdôn — mon père (autant que ce doux nom  
 Convient à l'amoureux fortuit d'Astypalée) —  
 Ne sera pas jaloux que je vous nomme mon  
 Père — d'autant moins qu'il a bien d'autres soucis. —  
 Et ce vieux vin vaut mieux que sa liqueur salée,  
 Roi Macander!

Votre fille a de noirs sourcils.

Donc, pour moi, femmes, évoquez la joie enclose  
 En la chevelure de ma reine nouvelle,  
 Le sang rouge de la grappe et la chair des lis;

Car, Reine de Samos, Samia, vous êtes telle,  
 Et, pudique Samia, ma Reine, tu es rose.

Des servantes vont et viennent; les chœurs alternant, à longs  
 intervalles, chantent et se désaltèrent, tour à tour

DEMI-CHŒUR DES SATYRES

*L'automne appelle ici tes satyres fidèles*

*Traire la grappe pleine aux toxiques mamelles.*

SAMIA, à Ancaeus

Ce retard de nos chœurs tourne toutes les têtes :  
Car nos femmes avaient, se trouvant trop tôt prêtes,  
Modéré leurs feux clairs, et, maintenant, distraites,  
Ont honte de leurs mets...

ANCAEUS

On n'impute en défaites  
Que les combats perdus par leur faute, aux soldats.

DEMI-CHEUR DES FEMMES

*Le jeune vin déborde aux lèvres de l'amphore.  
Samia, tes rouges lèvres, quel vin les colore ?*

MAEANDER, riant

On t'interroge, fille ?

ANCAEUS

Dis que tu gardas  
A ta lèvre trempée en la coupe d'Hébé  
La trace de ce vin dont boit toute déesse.

SAMIA

Si l'on en but le vin on t'en laissa l'ivresse.

## DEMI-CHŒUR DES SATYRES

*Six mois s'est alourdi sur toi le soleil mâle,  
Terre, et te voici mère auguste et triomphale.*

SAMIA, rêveuse

Diane est éblouissante!

De son arc bombé

Sait-on quel trait échappe, et quel but elle vise?

MAEANDER

On dirait qu'elle épie un sanglier qui brise  
Et dévaste sous bois, au faite du Tauros.

ANCAEUS, souriant

Elle prête son arc, la nuit, au fol Éros.

## DEMI-CHŒUR DES FEMMES

*Suce la joie aux lèvres de l'Amphore neuve,  
Le vin jeune déborde et veut qu'on s'en abreuve.*

MAEANDER

Écoute! — et goûte-moi ce vieux vin que la peau  
Résineuse de l'outre a parfumé.

ANCAEUS

Vraiment,

Ta vigne, Macander, est bien digne des soins

Dont tu l'entoures — vigneron ! — et je me joins  
A toi pour l'éloge de ce vin ;

Mais l'amant

Voudrait boire au cratère où goutte un vin nouveau  
Et qui doit consacrer ses droits joyeusement.

DEMI-CHŒUR DES SATYRES

*Mère, nous avons soif du lait de ta poitrine,  
Car la fleur de ton sein qui s'enfle est purpurine.*

SAMIA

Quelle nuit tiède!

Bas à Ancaeus

Roi, pardonne à Macander :

Son vignoble est pour lui plus cher que son repos.

ANCAEUS

Tu l'excuses, chère Samia, hors de propos,  
Car le vin de cette outre est généreux et clair.

DEMI-CHŒUR DES FEMMES

*Samia, ton sein peureux et blanc qui se dérobe  
Enflera des rondeurs plus blanches que ta robe.*

MAEANDER

C'est la dixième année — à l'automne qui vient —

Que l'amphore est scellée en ma cave ; il convient  
D'en déguster le fin bouquet ce soir de noces.

ANCAEUS

Père, les vrais bons vins ne sont jamais précoces :  
J'en connais un que vous gardez depuis vingt ans  
Dont le bouquet est plus suave qu'un printemps  
De roses...

SAMIA

Je croyais les héros plus féroces

DEMI-CHŒUR DES SATYRES

*Que jaillisse au pressoir sous le poids de nos danses  
La source ensanglantée aux saintes abondances.*

MAEANDER

Ils disent assez bien leur chanson du pressoir.

ANCAEUS, bas à Samia

Samia, trouves-tu pas ces strophes bien banales ?  
J'écoute à contrecœur ces vaines bacchanales  
Et j'ai d'autres pensers l'âme pleine, ce soir.

DEMI-CHŒUR DES FEMMES

*L'amour rougit le front comme le vin les lèvres ;  
Car l'amour et le vin grisent des mêmes fièvres.*

Ancaeus exaspéré les interrompt

## ANCAEUS

Et moi je veux dire ma joie, ô chœurs futiles,  
Et qui ne savez pas que s'éveille en ce soir  
Lourd de l'exhalaison des fleurs et des fruits mûrs  
Une âme émerveillée encor d'un songe noir  
Et qui s'étonne, avec des craintes puérides  
D'un leurre, qu'elle soit maîtresse de fruits sûrs;

Mon âme est pleine encor des horreurs de la nuit :  
Ma main s'était crispée à la barre fatale ;  
Toute aurore saignait de pourpre occidentale  
— Car le jour est mauvais que l'ombre atroce suit; —

Mais tout cela ma gloire et tout cela ma honte  
Et tout cela ma ténébreuse solitude  
S'efface, et te voici, royale d'attitude,  
O Samia, pour que vers ta virginité monte  
Le vœu de mon âme nouvelle; et pour que chante  
En mon cœur sans écho l'hymne de ton été;  
Que sur le roc passif de ma rêveuse attente  
Passe en bouillons la houle d'une volonté!

Car tu m'es apparue au déclin des vains rêves,  
Belle de ton amour, aurorale, et divine :  
Ma lèvre s'est rouverte à la brise marine  
Et je me suis grisé de la senteur des sèves

Et j'ai su que, par toi qui portes l'auréole  
 Et dont le pas léger ne courbe pas les herbes  
 Fragiles, ô Samia, mon âme longtemps folle  
 Et qui dormait sans rêve au bord du faux chemin  
 Marcherait vers le but, ignoré des superbes.

C'est en un soir d'avril que je te pris la main.  
 Donc, au soir solennel qui me donne ton être,  
 Dis-moi, devant ceux-ci, ton père et ta maison,  
 Que tu veux être mienne.

## SAMIA

Être tienne, ô doux maître,  
 Comme la terre fête, à l'aube, son soleil!

## MAEANDER

Samia, ce chaste aveu dont ton front est vermeil  
 T'a faite son épouse et toi, qui fus ma fille,  
 Et ton vouloir soumis à mes vœux seront siens  
 Avec ton corps de vierge et ton cœur;

Il lève la tête et regarde, un instant, le croissant de la lune -  
 silencieux

La Faucille,

Là-Haut, qui s'incurve, est aux mains du Moissonneur  
 Qui vient vers la moisson que quelque autre a semée;  
 Et parmi le gai chant de nos musiciens

Un autre doit lier mes blés étésiens ;  
Et mon automne est nu de la moisson aimée ;

Donc, va vers ce doux maître ainsi que veut la vie,  
Et, restant seul avec ton cher rire enfantin,  
Je te regarde aller, sans lui porter envie :  
Comme la vieille nuit regarde le matin,  
Sachant que son aurore épanouit les roses.

Mais, ne t'attriste pas de paroles moroses ;  
Je suis joyeux de votre joie, ô fille, ô fils ;  
Et, vous voyant ainsi dans l'ombre nuptiale,  
Ma vieillesse retourne à l'heure triomphale  
Qui te fit belle pour l'époux, toi qui naquis  
De mon amour premier et de sa pudeur chaste  
En cette nuit — la Nôtre! — et, propice ou néfaste,  
La lune à vos pieds met l'ombre de notre amour.

Si j'eus ce fou regret d'avoir vécu mon jour,  
Te voyant emportée aux bras du beau jeune homme,  
— Toi l'unique survie éclosée de la Morte, —  
Je souris mon adieu vers celle qu'on emporte  
Et j'applaudis au choix que fait le beau jeune homme.

Pour la libation et pour le rite antique  
Tends le cratère, fille — et toi, dont le royaume

S'enrichit du trésor de ma vieille maison,  
 Trop hâtif moissonneur de ma jeune moisson,  
 Roi de Samos, pressant la grappe symbolique,  
 Exprime des deux mains le vin jutant des doigts;  
 Et toi, Samia, trempe ta lèvre et tends la coupe  
 A l'époux qui s'impatiente — car tu dois  
 Céder à son vouloir : —

Harmonieux, en groupe

Aux gestes eurythmés selon l'antique rite  
 Des aïeux, couple jeune et fort et qui mérite  
 Le prestige sacré de procréer la vie,  
 Marchez :

La route est là que nous avons suivie  
 Nous, dont surgit en vous le radieux désir;  
 Vers le but inconnu du fatal avenir  
 Qui titube aux hasards des folles destinées  
 Suivez, main dans la main, le lent cours des années,  
 Prudents et doux, sachant que tout pas est fatal  
 Et qu'on ne refait pas le chemin matinal;  
 Souriez, car pour tous, pubère ou décrépité,  
 La joie au gré des cœurs goutte en rosée aux branches;  
 Et le soleil, par qui tout sang se précipite,  
 Dore au déclin du jour les chevelures blanches;  
 Et la vieillesse est d'être seul au crépuscule !

Buvez au vin nouveau l'amour qui ne meurt pas  
 Et, jusqu'en l'avenir élargi qui recule,  
 Marchez pieusement tous deux du même pas  
 Éternisant l'aveu de cette heure crédule.

## ANCAEUS

Si ma gloire a saigné sur des plages lointaines,  
 Cette vie est vécue, et ce nom est mauvais,  
 Ici, mon cœur s'épure au clair chant des fontaines  
 Où les caillots de sang à mes mains sont lavés ;  
 Je suis vierge d'amour et jeune de ma joie  
 Et naïf, et ma main est digne d'exprimer  
 Le jus premier des grappes jeunes sous qui ploie  
 L'orgueil de ton vignoble.

A Samia

Est-on digne d'aimer

Samia ?

## MAEANDER, aux chœurs

Chantez, chœurs, et que l'hymne s'éploie :

Se tournant vers le groupe

Car pour un chant joyeux de rapt et de conquêtes  
 Irriteurs des désirs de vos chairs inquiètes,  
 N'oublions pas les Dieux pères, jaloux des fêtes  
 Humaines, et songeons à l'hymne, appréhendant  
 La formidable haine éclosée d'un oubli.

MARSYAS, en un état de demi-ébrïété

Est-ce l'hymne du dieu dont je suis descendant  
Et par qui, vendangeurs, bouillonne et rougit l'auge  
Des pressoirs ? Ou du dieu qui court de lit en lit...

Un orphique, en robe blanche aux longs plis, lui saisit le bras et  
le repousse

LE JOUEUR DE LYRÈ

Roi Maeander, l'offense est grave, si l'Éloge  
S'accompagne du son des flûtes sacrilèges :  
Qu'elles rythment le pas des frivoles cortèges  
De satyres prôneurs de l'humaine vengeance,  
C'est bien ; — mais, pour les dieux défiés par ceux-ci,  
Leur double jeu serait une étrange louange ;  
Donc, souffrez qu'une lyre au lent rythme adouci  
Sonne l'hymne agréable à ceux que nul n'outrage  
Impunément.

MAEANDER

Joueur de lyre, le vœu sage  
De ton conseil est tel que l'honneur te revient  
De dire au nom de tous l'Éloge qui convient —  
Et plaise aux dieux cette louange rituelle !

MARSYAS

Et nous nous taisons donc pour que cet agneau bêle ?  
Quoi ! Souffrir en silence un grêle son de cordes ?...



*Dispensateurs du vivre au geste grave,  
Monte d'ici le vœu d'hommes justes et forts  
Pour que ne sortent de leurs mains les mauvais sorts  
Et qu'ils écartent de nos pas les vaines morts!*

En un van que tient un esclave, l'époux, debout près de l'épouse,  
choisit la grappe et l'élève, se tournant vers les chœurs, d'un  
geste lent ; ce pendant que chantent ceux-ci

## CHŒUR DES FEMMES

*Choisis celle  
D'où ruisselle  
— Pourpre chaude  
Pour ta lèvre  
Qui s'enfièvre  
De la sienne —  
Le vin qui fera luire en ses yeux d'émeraude  
Le feu qui livre au dieu Celle que tu veux tienne.*

## CHŒUR DES SATYRES

*L'eau des cieux et des fleuves,  
Le soleil et la brisé  
Ont distillé pour toi ce Vin de ta prétrise,  
Roi, pour qu'an soir inébrîé tu t'en abreuves.*

Une pause

## LE JOUEUR DE LYRE

*Sainte est l'heure tremblante où se donne à qui*  
*[l'aime*

*La vierge impolluée au corps suave et beau!*  
*Toi, sous ta robe d'or et sous ton diadème*  
*De marjolaine, et dont la chevelure embaume;*  
*Hymen qui souris et portes le flambeau,*  
*Sur la vierge nubile répands ton arôme.*

## TOUS

*Io Hymen, Hymenaeae io,*  
*Io Hymen, Hymenaeae!*

## LE JOUEUR DE LYRE

*Et toi qui joins au Joug les chairs prédestinées;*  
*Hera, toi qui consacres l'amour aux années;*  
*Nuptiale, conduis leurs chastes destinées;*  
*Toi, l'Agile Marcheuse et qui veilles la nuit,*  
*Tu sais lier l'amour et rien ne désunit*  
*Les époux oublieux des heures pardonnées.*

L'époux, entre ses mains jointes, épreint la grappe dont le jus sanglant goutte au cratère que tend l'épouse

## CHŒUR DES FEMMES

*O, ton sang coule!*

*Ton àme est soûle,*  
*Ton être exulte!*  
*Et ton sang pleure :*  
*C'est la folle heure,*  
*De terreur prude ;*  
*C'est l'hommage suprême et la suprême insulte,*  
*Et c'est le don de joie où la douleur prélude!*

## CHŒUR DES SATYRES

*Saignent tes grappes, Roi, pour tes agapes!*  
*Ton sang ruisselle et soit un vin pour elle!*  
*Et chante dans ta chair le chœur des vieux priapes;*  
*La vie éperdument ce soir se renouvelle!*

Une pause

## LE JOUEUR DE LYRE

*Tourterelles, hirondelles, passereaux,*  
*Les cygnes, les myrtes et les roses;*  
*Aphrodite qui sur les blonds sables te poses,*  
*Et dont la chevelure flotte sur les eaux,*  
*Surgis éblouissante et nue et virginal*  
*Dans l'aurorale Pudeur de tes chairs roses;*  
*Voici Samia la blonde, orgueil de Maeander*  
*Et ta sœur par la beauté, fille de la mer :*  
  
*Prête-lui ta couronne et ta belle ceinture,*

*Les anneaux d'orichalque et d'or à tes oreilles.  
Enrichis-la de tes affolantes merveilles  
Car son époux est Roi, de race et de stature ;*

*Et que le fol Eros de ses flèches fleuries  
Qui font goutter le sang des cœurs en pierreries  
S'arme et veille, ce soir de la vendange mûre !*

L'épouse va porter la coupe à ses lèvres pour la tendre à l'époux,  
quand une soudaine clameur monte du vignoble

UN ESCLAVE, accourant

Un sanglier des monts ravage la vendange,  
Et les pâtres ont fui — car il est monstrueux...

MAEANDER

Désastre!

ANCAEUS

Maeander, le sort malencontreux

Interrompt notre fête — allons! — que je te venge,  
Père; mais en retour, sèche des mains tes yeux.

A Samia qui se pend à son bras

Je cours et je reviens — cette chasse impromptue  
M'amuse : je trouve la bête ; je la tue ;  
Et je t'en porte la dépouille.

SAMIA

...Mais... doux maître!...

ANCAEUS, qui ceint son épée

Ne me commande rien, je devrais me soumettre :

Montrant Maeander

Ton père se désole.

MAEANDER

Fils, délivre-moi

De ce devastateur... ma vengeance!...

ANCAEUS

L'émoi

Est sans raison ; ta vigne est sauve.

SAMIA, la main étendue

Il pleut!

ANCAEUS, s'enveloppant de sa chlamyde

Qu'importe!

Aux satyres

Allons, Marsyas, et vous, les vendangeurs, main forte!

A la tête des Satyres, qui ont saisi leurs torches, Ancaeus descend joyeusement vers la plaine; les femmes, à la suite de Maeander, se sont portées au plus avant de la terrasse. Samia reste seule avec sa nourrice. — De grosses gouttes, prémisses

d'une averse, se vaporisent en sifflant dans la flamme de l'unique torche restée fichée en terre.

SAMIA, comme frappée d'inertie

Il pleut!...

La nuit est noire et la lune est voilée

— Comme on voile de noir la pâleur d'une morte —

Qui donc parlait tantôt de la voûte étoilée?...

Retrouvant mot par mot, elle chante bas :

*Eros... que suit... un chœur éphèbe,..*

*Parle d'amour... aux âmes neuves...*

*Mais les nuits d'étoiles sont vevves...*

Le bruit de la chasse se perd au loin

LEMNIA, la prenant par la main

Rentrons; l'averse est là! Reine, tu te souviens

Qu'il faut t'oindre et t'orner — et l'heure fuit...

SAMIA, retirant sa main

Je viens!

Chantant bas

*Et tout chemin... mène à l'Érèbe...*

La lueur des torches s'éteint, pour elle, au tournant d'un sentier.



## LA CHAMBRE NUPTIALE

Au fond, par delà le péristyle, le regard se perd dans la nuit.

SAMIA, seule

Lemnie est maintenant lente comme une aïeule...

Qu'est-il parti? —

Car j'avais hâte d'être seule

Avec lui — cette chasse est importune, après

Ce rite interminable, leurs chants, leurs apprêts

Et leurs chœurs et l'intrusion de tous ces yeux.

LEMNIA, entrant

Je suis à toi; Samia, petite fiancée

D'hier, l'épouse et la reine, ce soir, d'un roi preux.

J'ai dissipé les chœurs; tout dort au gynécée.

SAMIA

Te voilà? je croyais qu'une heure était passée...

LEMNIA

Sieds-toi, maîtresse; et permets que je noue en tresses  
Ta chevelure éparse, afin que ton époux  
Te trouve prête à l'étreinte permise;

Vous

Étiez si beaux à voir dans les poses du rite!  
Sa voix t'enveloppait de subtiles caresses  
Sans doute : car la pudeur rose qui t'abrite,  
Petite reine, a fait sourire tous les tiens.

SAMIA

Peu m'importe, vraiment, le ton des entretiens  
Que l'on chuchote : un peu de vin fait bien des fous!  
Tu serres trop ma tresse!

Une pause. — Le peigne court dans la chevelure de Samia

LEMNIA

Il est beau, ton époux,  
Petite reine, et digne de Samia la blonde;

Et c'est un grand Héros renommé par le monde ;  
On le dit fort comme Hercule.

SAMIA

Ce sanglier

Sort bien mal à propos de ses bois ;

les esclaves

Auraient pu le chasser — s'il en était de braves! — ;  
Ont-ils peur de la mort? leur vie est donc bien douce?  
Je veux qu'elle leur soit moins gaie!..

LEMNIA

On se courrouce

Pour de moindres forfaits; l'on mettrait au collier  
De moins coupables — ;

Mais, le Hasard, leur complice,

A fait le crime en envoyant ce sanglier;  
Calme-toi, ma Samia : l'Époux, à son de trompe,  
Viendra portant la hure, effroyable trophée,  
Jusques aux petits pieds dont cette peau de lice  
Subit l'impatience ;

et je serai trompée

Si tu n'en as grand'peur.

SAMIA

Rien ne s'est fait, nourrice,

Suivant l'ordre, ce soir : leur Marsyas qui se trompe  
 De chemin et qui nous attarde jusqu'en l'ombre ;  
 Nos femmes qui devaient servir dès la pénombre  
 Restent oisives ; puis, soudain, sont dépêchées,  
 Honteuses de servir les viandes desséchées  
 Et tous les mets trop cuits ;  
je sais qu'on fit honneur
 Au vin ;

LEMNIA

L'époux jetait au loin les outres plates.

SAMIA

Je goûtais au vin jeune épicé d'aromates  
 Tombé des doigts de mon époux,  
Quand la clameur
 Monte, et la fête s'interrompt...

LEMNIA

Macander pleure

Déjà sa vigne dévastée et la même heure  
 Qui lui prend son enfant et brise ses travaux ;

SAMIA

Puis le roi du festin, oublieux de sa reine,  
 Qui s'élançe en riant vers des périls nouveaux !

Vraiment, est-il besoin d'être sa souveraine  
Pour rester seule, ainsi...

Que fait mon père ?

LEMNIA

Il dort :

Le vieux vin aux vieillards est un suc de pavots ;  
Et bien que Macander soit de verte vieillesse  
Dans la lutte, ce soir, Bacchus fut le plus fort ;

Samia fait un mouvement d'impatience

Sois tranquille, ma reine, je nouerai ta tresse.

SAMIA

Vraiment, mon doux seigneur pouvait laisser aux pâtres  
Le soin d'abattre ce briseur de baliveaux ;

C'est bien que pour se mesurer à des rivaux  
Ou pour la gloire dont ils sont tous idolâtres  
Ils chassent de concert des monstres ; mais ce soir...

LEMNIA

Ton époux se devait au plus tendre devoir.

SAMIA

Qu'importait à mon père une récolte moindre?...  
Une pause — On entend au dehors l'averse

Écoute choir la pluie en cadence pressée :  
 Comme un chanteur se tait frappant des doigts l'écaille  
 De sa lyre...

LEMNIA

Ma reine, permets-moi de joindre  
 A sa sœur cette natte que voici tressée.

SAMIA, que couronne l'enlacement de ses nattes d'or,  
 se lève et va tendre la main, du péristyle

L'air est calme et la pluie est tiède.

LEMNIA, qui procède à divers apprêts, s'arrêtant

Ton mari

Royal ne craint pas une averse, lui qui raille  
 Tous les mauvais destins où d'autres ont péri :  
 Aux fies Arétias — exploit dont seul il rit —  
 Alors que les Cinquante abordaient vers le soir,  
 Un nuage empenné s'essorait sur leur tête,  
 Et, drû comme la pluie au fort d'une tempête,  
 Les étranges oiseaux dont le ciel était noir  
 Lancèrent aux Héros une averse mortelle  
 De plumes, dont la chute obscurcissait l'espace ;  
 Eux, surpris, s'abritaient au mieux du dôme creux  
 Des boucliers ainsi que d'une carapace,  
 Impuissants à braver cette embûche nouvelle ;

Mais ton époux — sachant tous les oiseaux peureux  
Du bruit — heurta ses armes claires ; et, les siens  
L'imitant, la nuée étrange s'envola :

Qu'aurait-il donc à craindre en cette averse-là ?

SAMIA

Il est parti suivi de nos musiciens ;  
Ils seront essoufflés et ne pourront chanter  
Le chœur qui doit clore la fête.

LEMNIA, qui va et vient, avec un sourire

— Et te vanter. —

SAMIA, qui s'est assise

Mais, dis ; comment sais-tu si bien toutes ces choses,  
Nourrice ? — parle-moi du Héros qui s'attarde  
Au soir de notre amour à chasser sous la pluie ;  
— Il doit pourtant savoir comment Samia s'ennuie ; —  
Allège un peu le poids de ses instants moroses,  
Et dis comment tu sais si bien toutes ces choses. —

LEMNIA, debout près d'elle

Je suis fille des Iles et vieille et bavarde,  
Petite reine, et les passants et les conteurs  
Aveugles de la route, et les jeunes chanteurs

Qui vont de ville en ville, ont dit bien des merveilles  
 Depuis que tout enfant je tendis les oreilles :  
 Lorsque les matelots abordent sur la plage  
 Et que nous leur donnons l'eau fraîche des fontaines,  
 Ils nous narrent, le soir, des histoires lointaines ;  
 Je suis bavarde et ma mémoire, malgré l'âge,  
 Est bonne ; et puis : qui ne connaît les Argonautes ?

Samia s'est levée et regarde dans la nuit

SAMIA

Vraiment, il tarde trop —

Nourrice, tu radotes !

LEMNIA

Je pourrais te conter tous ces exploits fameux,  
 Mais je te vois impatiente et qui m'écoutes  
 A demi, soucieuse et chagrine de doutes  
 Nouveaux pour ton amour craintif, et qui t'émous  
 Du moindre bruit monté de la vallée ;

Éloigne

Ces émois ; et, voulant châtier d'un sot hasard  
 L'époux trop peu galant pour que ton cœur se poigne,  
 Sois docile à ma voix de vieille qui sait l'art  
 De dompter les guerriers ainsi qu'on mène un char :  
 Car la femme est puissante à l'égal des déesses ;

Et toi, ma Reine, que couronnent ces deux tresses  
Et dont tout le doux corps fleure comme les roses,  
Sachant le vieux secret des refus et des pauses,  
Tu peux donner la vie ou la mort à plaisir  
Car l'homme t'a fait un sceptre de son désir.

## SAMIA

O, je sais tout cela ; mais mon cœur se refuse  
Aux feintes, par dédain du mensonge vulgaire ;  
Et vaincre par la ruse est indigne.

## LEMNIA

## La guerre

Que nous menons, Samia, n'est faite que de ruse ;  
Car nous n'avons pour nous que la seule faiblesse :  
Un Héros jette-t-il son bouclier afin  
Qu'un sagittaire adverse en pleines chairs le blesse ?  
Est-ce par lâcheté qu'une ville se mure ?  
Fut-il jamais honni pour vêtir son armure  
Ton époux valeureux entre tous ?

## Il est vain

De s'élancer sans armes au-devant des glaives.

Si tu veux être esclave, et perdre cet amour  
Qui te fait reine de Samos — laisser tes rêves

D'être aimée à jamais de celui que ce jour  
Fait ton maître : sois douce ;

Épuise en heures brèves

Sa passion ; pour regretter en l'avenir  
L'heure d'amour perdue au fond du souvenir,  
Alors que ton époux fuira ta couche froide  
Et que, pour n'avoir su ployer ton âme roide  
A de subtils desseins, tu briseras ton âme.

## SAMIA

L'amour vêt donc fatalement un masque infâme ?  
Le doux vœu de servir qui fait douce la femme  
Doit-elle le cacher comme un vice à Celui  
Dont le regard sur elle ainsi qu'un astre a lui  
Éveillant sur son front l'aurore de son âme ?  
Tu te trompes, Lemnia, l'amour n'est pas infâme !

Pour froncer le sourcil alors qu'on veut sourire  
Il ne faut pas aimer ; et ce mensonge est pire  
Que le brutal aveu de quelque indifférence ;  
Et quand nous nous donnons, c'est tout entières !

## LEMNIA

Pense :

Le deuil des baisers morts est lourd au cœur sevré ;

Le cœur doit se donner ; — mais, pour s'être livré,  
De roi qu'il pouvait être il se réveille esclave ;  
— Être téméraire, ce n'est pas être brave.  
Écoute-moi, ma Reine, et suis tous mes conseils :  
Ne va pas prodiguer tes prestiges vermeils  
Et l'appât de ton corps et le sang de ton cœur  
Pour que, te bafouant, un avenir moqueur  
Te ramène à cette heure où te parlait la vieille  
Nourrice, dont la prescience t'émerveille,  
Et te murmure, alors : « Avait-elle raison ? »  
Enrichis ton avril de ma vieille moisson  
Et, soucieuse d'être adorée à l'automne,  
Prends ce philtre d'amour que ma sagesse donne.

## SAMIA

Que voudrais-tu de moi ? — que je reste impassible  
Quand il me parlera des heurs qu'il me promet ?  
Et que je me détourne et le trouve risible  
Quand il répétera que *toujours* il m'aimait ?

Vraiment je crains qu'à très bon droit il me délaisse ;  
Serait-ce là le philtre offert à ma faiblesse ?

## LEMNIA

Non, reine extravagante, écoute ; je dis vrai...

On entend des pas au péristyle

## SAMIA

Qui vient ?

Ancaeus entre avec, au poing, une hure monstruense. — Une bande arrachée à sa chlamyde, lui enserre la poitrine, sa tunique blanche est maculée de sang

ANCAEUS, feignant la gaité

C'est ton époux qui pour trouver sa grâce  
T'a porté, ma Samia, la hure qui grimace  
Encor d'avoir perdu son tronc.

Il pose la hure, en riant, aux pieds de Samia, qui se recule

J'ai délivré

Ce pays d'un ragot très difficile à vivre  
Et rétif à mourir — il ne voulait me suivre  
Et comme il était lourd, je n'ai pris que sa hure.

A Lemnia, qui se retire

Laisse-nous, bonne vieille.

## SAMIA

Ah!... ta gaité rassure

Mon attente inquiète — et je veux, pour tout gage  
D'amour, le doux son familier de ton langage;

Elle remarque le désordre de son costume — inquiète

Mais le sang t'a jailli jusqu'au torse!

Sieds-toi,

Tu es pâle!...

ANCAEUS, étrange

Qu'importe à l'heure où tout mon sang  
Brûle du fol amour!

Ton regard est puissant

A me ressusciter — ne suis-je pas ton roi,  
Samia? — cette heure est brève et voici qu'elle fuit.

Je puis mourir ayant vécu jusqu'en la nuit  
Qui te livre joyeuse à mon espoir nouveau!

A ses genoux

Que t'importe le sang humide à mon manteau  
Alourdi de la pluie étésienne et douce?

Debout, ouvrant les bras

Est-ce que ton étreinte vierge me repousse,  
Samia, ne suis-je pas celui qui te fascine?

SAMIA, troublée par le regard fixe d'Ancaeus, qu'elle enlace de  
ses bras

Quelle fièvre te tient, mon roi!

ANCAEUS, la tenant étroitement embrassée.

— L'heure divine! —

Une pause — puis, d'une voix très douce

J'ai dit à tous ceux-là de taire leurs chansons ;  
 Nous restons seuls parmi la nuit et ses frissons ;  
 Et la senteur des bois par l'averse éveillée  
 Et l'arome fleuri qu'exhale la vallée  
 Parfumeront d'aromates notre veillée,  
 Le chant du rossignol dira l'épithalame...

SAMIA

O mon roi !

ANCAEUS la repousse doucement et la regarde

Penses-tu que ton amour sans blâme  
 Qui ne sait de l'amour que son rêve nubile  
 Survive inaltéré jusqu'au soir hâve et blême ?  
 Et sais-tu bien le vœu que fait ton cœur de fille  
 Et le serment léger de ta lèvre de femme ?

SAMIA, l'embrassant de plus près

Je ne sais qu'une chose, ô roi, c'est que je t'aime.  
 Ma nourrice m'offrait le secret de mener  
 Ton amour indocile au gré de mon caprice,  
 Mais je n'ai pas compris les mots de ma nourrice  
 Et mon amour naïf ne veut que se donner.

ANCAEUS la porte sur la couche nuptiale

Ton jeune amour se vêt d'éternelles paroles

Douces comme ta voix, mais futiles et folles ;  
Samia, l'heure est fugace et l'amour est mortel ;

Nous n'avons pas vidé, tantôt, la coupe impure ;  
A ta lèvre son vin n'a pas mis sa souillure ;  
Bois ce philtre, ô mon âme, son pouvoir est tel  
Que nous nous aimerons jusqu'en la nuit future.

Samia, passive, boit le philtre tendu, et pose sa tête sur l'épaule  
d'Ancaeus

Que disait cette voix à travers la nuit pure ?

Il chante d'une voix berceuse

*Eros que suit un cœur éphèbe  
Parle d'amour aux âmes neuves ;  
Mais les nuits d'étoiles sont veuves  
Et tout chemin mène à l'Érèbe.*

Une courte pause

Nous nous résorberons dans l'immense nature  
Et la mort sera douce et l'amour immortel.

SAMIA, d'une voix de rêve

Doux seigneur, j'ai sommeil.

Elle retombe doucement sur la couche

ANCAEUS dégage son bras et la regarde

..... L'amour est immortel !

Debout près de la couche

Dors, ô ma bien-aimée, ô mon âme, ô ma vie,  
 Dors chaste et rêve encore et toujours au Doux Maître;  
 Mon rêve est avec toi, la colline est gravie;  
 Tu savais, n'est-ce pas ? ce qu'il fallait connaître;  
 Dors mon épouse immaculée.

Il s'avance vers le péristyle, et, écartant une tenture,  
 s'arrête, debout, les yeux à la mer

O la nuit calme!

Le voici ce repos dont mon âme avait faim!  
 C'était d'un fou de croire une heure à l'autre fin;

Quelle ombre sur la côte agite cette palme?

Émerge des flots noirs, spectre du vieux navire,  
 Voici ma fiancée et moi, prends-nous et vire  
 Vers le gouffre insondé de l'éternelle nuit...

... Il était temps, vieux, compagnons de l'équipée...

.. Et moi qui m'attardais encore... ! O, j'avais hâte!..

... Qui leur racontera notre folle épopée?...

D'un geste fiévreux, il arrache le lien qui enserrait sa poitrine, et,  
 des lèvres béantes d'une blessure, le sang jaillit à flot; il s'ap-

---

puie, râlant à une colonne, éclairé en plein par le rayon de lune  
Samia, Samia!...

L'Argo!...

Mon âme est morte!

Avec un dernier frisson d'horreur

...., Hécate!

Il meurt.



# SWANHILDE

(1890-93)

.. « Hearken...  
Of utter love defeated utterly... »

WILLIAM MORRIS

*A. M. Vincent d'Indy.*

PERSONNAGES :

IORMAN, roi

IONAKUR, roi.

HAMDIR, fils d'Ionakur et de Godrune.

SORLI — —

ËRP — —

BIORKI, conseiller du roi Iorman.

RANDVER, fils d'Iorman.

SWANHILDE, fille de Sigurd et de Godrune.

GODRUNE, épouse d'Ionakur et veuve de Sigurd.

GUERRIERS ET CHASSEURS.

PROLOGUE



## LA PAIX

Dans le hall du roi Ionakur ses hommes libres sont assemblés ; le roi Iormanrec, suivi de Biorki et d'une escorte, entre parmi le silence et s'avance vers Ionakur debout.

IORMAN, goguenard

Salut ! j'ai faim et soif : le vent du large allume ;  
Mange-t-on encore ici, ce soir de fête ?  
N'y boit-on que des larmes ?

IONAK, ironique

La défaite  
Goutte du même embrun que la victoire ;

Les larmes, aussi, salent les lèvres,  
 Le rire a soif, aussi — dit le poète —  
 Et, quel que soit le sort,  
 La bataille a la fièvre;  
 Mais si nous n'avions plus que des larmes à boire,  
 Ta victoire serait vaine ou brève,  
 Iorman :  
 On tirerait du sang, encore!

Cérémonieux

Voici la corne de trêve.

Il lui tend une corne, après y avoir bu  
 Riant

Rassure-toi : j'ai bu d'abord!

IORMAN, du même ton

Je n'ai peur que pour toi.

IONAK, ironique

La terreur que tu vas semant

Avec insistance

— Au gré des vents —

Fait donc trembler ta main, vieux roi?

Iorman pose maladroitement la corne qui  
 tombe à terre; elle est ramassée en hâte et  
 emportée.

IORMAN, délibéré

Écoute-moi :

Je t'ai vaincu, Ionak — le sort est rude —  
Et, sans m'attendre à te trouver servile,

Murmures

Je sais que tu reconnais le droit du plus fort :  
Je prends les îles Glar et tiens la mer au nord ;  
Je te laisse dix barques, au midi de ces îles ;  
C'est dit ? Selon le sort.

Légers murmures parmi les hommes libres

IONAK, avec une tristesse ironique

Tu veux donc que nous binions la vigne ?  
Certes, le sort que tu nous fais est digne  
De celui grâce à qui ta bataille fut gagnée :  
Tu parles comme le vent dévastateur,  
Tu me fais peur !

Quelques rires

IORMAN, carrément

S'il te plaît ? va au sud ! et laisse-moi les côtes ;  
Si tu veux jouer même de la cognée,  
Fais à ta guise — non à la nôtre —

Murmures

La victoire eût pu m'être moins avare,  
Faisant ma part,

Et si je n'avais refréné mon fils,  
Vous crieriez merci.

Murmures

Donc reste ou pars;  
Mais coule bas tes barques, hors dix;

Souriant

— Console-toi : la mer a déjà besogné —  
Je veux la paix ! — C'est dit ?

Murmures

IONAK, toujours ironique

Glar ? tout le nord ? mes barques coulées bas ?  
Dis, Iorman, veux-tu pas aussi, ne veux-tu pas  
Que je m'égorge avec ta bonne épée,  
T'en épargnant la peine  
Et songeant, déjà consolé,  
Que si ta main était plus ferme  
Tu m'aurais pu, toi-même, trancher la tête ?  
Il te faut autre chose, peut-être ?  
Dicte tes termes,  
Quoi donc encore ?

Rires

IORMAN, impassible

Il me faut aussi cinquante anneaux d'or.

Exclamation de colère parmi les guerriers

HAMDIR, violent

Retourne-t'en chez toi!  
Je me battraï malgré tout l'Océan,  
Jusqu'à la mort! — la tienne...

Rires

SORLI

Et moi!  
Et si tu veux la paix, d'où qu'elle vienne,  
On te la donnera sous terre — et pour longtemps.

Rires

ERP, beau parleur

Et moi!  
Reprends la guerre :  
Elle ne peut te peser lourd,  
Puisque ton fils porte l'épée;  
Elle ne pèse guère à ton bras gourde !  
N'oublies-tu rien? n'est-il pas un cadeau  
A quêter avant de partir?  
Ne vois-tu rien, au hasard? à la hâte?  
A moins que, pour calmer ton appétit revêché,  
Tu ne nous réclames ta propre peau!  
Fraîche?...  
Ou battue aux lattes?

Explosion de rires

IONAK, de voix sérieuse, les calmant du geste  
 Entends mes fils, et vois mes hommes ;  
 Mieux vaut la guerre que cette paix offerte,  
Murmures d'assentiment  
 Et, certes, sachant qui nous sommes,  
 Il serait mieux d'accepter — tous ! — la guerre ouverte.  
Approbation générale

BIORKI, conciliant au milieu du bruit

Écoute Iorman, écoute Ionakur ;  
 Et vous ! ne troublons pas la trêve de cris de femmes !  
 Qui donc souhaite que la guerre dure ?  
 Qu'il parle haut, s'il l'ose !  
 S'il est un homme ici qui la réclame,  
 Soit-il maudit !

Le calme se fait peu à peu

Iorman a dit ;  
 A toi, Ionak, propose !

IONAK, dans le silence rétabli.

Glars, je les cède.

Murmures

Aux siens

Qu'il le soit par les vents ou par le fer,  
 Le vaincu doit céder, je cède.

A Iorman

Mais je garde mes voiles sur la mer  
Tendues à tous les vents des horizons de Dieu,  
Dieu m'aide!  
Mes barques, toutes! sur la mer et sous les cieux!  
Et, bien que le sort nous soit rude,  
Mon or, je le garde à mes fils,  
L'or saint des moines  
Que nos pères ont rapporté du sud.  
Car c'est le patrimoine.  
Voilà! — J'ai dit.

Approbations

Iorman reste silencieux

HAMDIR, violent

Puisque les armes — et les vents! — te sont amis,  
Fais fructueuses les batailles qu'ils te gagnent,  
Et, puisque tu nous trouves insoumis,  
Va donc piller au sud ceux-là de Rome,  
Aux côtes de la Gaule et de Bretagne,  
Comme nous l'avons fait, nous autres hommes!  
Va chercher l'or où nous l'avons cherché;  
Peut-être un jour — les vents peuvent tourner —  
Peut-être viendrons-nous t'en demander.

Cris et rires

BIORKI, conciliant

Ionak garde son or et ses vaisseaux,  
 Mais qu'il ne grée aucun navire nouveau  
 Avant deux ans, de mai en mai;  
 Concède autant, Iorman ; faisons la paix.

IORMAN, impassible

Qui veut la guerre ?  
 Qu'Ionak cède : M'a-t-il donc vaincu hier ?

Les murmures éclatent plus violents

SORLI, résolu

Tu veux la guerre, c'est pourquoi tu nous l'offres ?  
 Pour moi, j'accepte volontiers ces présents-là.

Rires approbateurs

Roi Iorman, sois aimable, et souffre  
 Qu'on te rende ton cadeau — et au delà !

Rires

HAMDIR, enthousiaste, aux guerriers

La mer nous a vaincus à larges lames,  
 La mer ! nous la vaincrons à coups de rames !  
 Nos voiles : le vent même les a séchées !  
 Les femmes-vagues roulent saoules  
 De la poix de nos coques léchées

Et dorment bercées sur la houle ;  
 Le vent remonte, tiède, et la mer va boire ;  
 Nous sommes prêts pour la victoire !

Cris de guerre, ou heurte les armes

ERP, à Iorman

Entends-tu ? L'ouragan, ton allié, fuit,  
 Le lâche ! que t'en semble ?...  
 Qui se ressemble se rassemble,  
 Va-t'en donc avec lui !

Rires ironiques, le bruit va croissant

IONAK, dominant avec peine le tumulte

Taisez-vous, notre hôte est sacré...

TOUS

La guerre !

IONAK

Notre trêve est sacrée...

TOUS

La guerre ! La guerre !

Biorki, parlant dans le tumulte, cherche en vain  
 à calmer les esprits. Soudain : par une porte  
 du fond vivement rejetée, Swanhilde apparaît ;  
 elle s'avance, lente, dans le silence brusque ;

tous se reculent sur son passage ; elle s'avance jusqu'entre les deux rois et, déployant les plis de sa tunique éblouie, laisse choir à ses pieds tout l'or de Sigurd.

SWANHILDE, de voix douce et grave

La paix, mes frères.

Écoutez, rois :

Iorman, voici mon or inestimé,

Ionak, voici la paix à tout jamais,

Vous tous, voici mes vœux de toutes joies.

Murmures d'étonnement

De voix impérieuse

Vous disiez, tantôt :

« Laissez ces cris aux femmes,

Faisons la paix » — et criiez : Guerre ! guerre !

Écoutez la parole douce et calme

Que vient dire une femme,

Qui vous vaut.

Silence

IONAK, hésitant

As-tu bien pensé, fille de Godrune,

Que, si ton or suit la fortune,

Tu suis ton or ?

SWANHILDE, très calme

Ne suis-je libre de mon or et de mon corps ?

Roi,  
Dites à ma mère, votre femme,  
Qu'elle soit calme,  
Qu'elle ne s'inquiète...  
De moi...  
Et que la paix est faite...

Silence prolongé

Biorki parle bas à Iorman

IORMAN, avec un sourire

Fille de Sigurd, je suis vieux,  
Tu es jeune et belle;  
L'on dit selon la sagesse des dieux :  
Femme ne doit être louée avant sa mort;  
Mais toi, tu vaux ton or.  
Et ton or vaut la paix, qu'Ionak la prenne.

BIORKI, bas et comme fasciné par la vue de Swanhilde

Il y perd la sienne.

Swanhilde livre sa main à Iorman

HAMDIR, révolté, saisissant le poignet de Swanhilde

Non, la guerre! et la guerre! et la guerre trois fois!  
La tombe épouse-t-elle la vie?

ERP, à Iorman

Es-tu fou? elle plaisante, vieux roi?  
Swanhilde, n'est-ce pas, que tu ries?

SWANHILDE, se dégageant

Laissez, mes frères; c'est mon choix.

Bioriki, cependant, a parlé bas à Ionak

IONAK, de voix hésitante

Allez, Swanhilde, les dieux savent bien  
Fleurir de belles joies les bons chemins.

IORMAN, lui prenant la main

Garde les Glars, tes barques, tout ton or  
Et si je fus vainqueur selon le sort,  
Le sort nous fait la paix douce à tous deux.

IONAK, aux siens

La fille de Sigurd et de Godrune  
Est libre....

A Iorman

Sois heureux.

A tous, de voix grave

Mieux vaut qu'il soit ainsi selon les runes  
Et que nos vieilles guerres prennent fin.

A Iorman

Vis bien!

IORMAN

Vis bien!

Iorman sort, emmenant Swanhilde, suivi de  
Biorki et de l'escorte.

Un long silence.

Les guerriers, par petits groupes, s'éloignent  
parlant bas entre eux ;

Ionak, appuyé à un pilier, songe, la tête in-  
clinée ; ses trois fils, s'étant concertés, s'a-  
vancent vers lui, et déposent successivement  
leur épée à ses pieds.

ERP

Tiens, père,

Reprends ce jouet : je ne suis plus un enfant :

Je n'en sais plus que faire.

HAMDIR

Est-ce la peine de traîner cela aux flancs ?

Garde-le-nous, je m'en vais au rouet.

SORLI

Je n'ai plus de droit à cette arme-ci ;

Père, elle te revient, aussi ;

A toi, le vainqueur des vaincus.

IORMAN, les regardant, courroucé

Assez ! allez ; ne parlez plus.

Par la porte du fond restée béante, voici  
s'élançer, égarée, le costume en désor-  
dre, Godrune

GODRUNE

Swanhilde! où est Swanhilde?

Elle secoue le bras d'Ionak

Parle! ta langue est-elle morte dans ta tête!

ERP, ironique

Elle a dit : Dites-lui : La paix est faite!

GODRUNE, terrible

Swanhilde! la paix? tu railles!

SORLI, lui montrant les épées à terre

Tiens, prends ces armes, ça fait bien sur les murailles.

ÉPISODE



SWANHILDE

*PREMIER TABLEAU*

LA HAINE

L'appartement de la reine, au palais d'ormon.

BIORKI

... Que vous êtes belle de pâlcur!

SWANHILDE

Vous guettiez des pleurs?

Voyez : je ris...

D'ailleurs,

Laissez ; votre lèvre est vile et raille ;

Non ! je ne suis pas même vaine ;

Vous vous trompez et perdez votre peine,

Biorki :

Voici des mois que vous me dites belle

Et blonde, et blanche, et telle, et telle,

Vous décrivez ma main, mes yeux, ma taille

Avec des mots dont l'ennui m'est mortel.

Est-ce à dessein que le vieux roi m'assaille

De vos si belles phrases séductrices,

De vos si viles phrases, louches et lisses ?

Il est de plus nobles batailles

Pour vous et moi, Biorki,

De plus nobles défaites, de plus belles victoires,

Et vaincre ainsi un tel que vous m'est peu de gloire,

Plus une honte qu'un orgueil, vous le savez :

Biorki proteste

Ne le savez-vous pas ?

Vous le savez... n'est-ce pas ?

Rendez-vous compte, au moins, de ma journée ?

— Je vous plains, vraiment ! sans vous pardonner. —

Lui dites-vous que je suis vertueuse

Étant bien née

Et que je reste, encore,  
 Swanhilde au regard dur  
 Et que la fille de Sigurd vaut son or,  
 Loyale et pure?...  
 Lui dites-vous cela, Biorki?

Le dévisageant

Non! oui? peut-être...  
 S'il est ainsi, dites donc, aussi,

Méprisante

A votre maître  
 — Je le dirai si vous êtes modeste —

Ironique

Que vous faites merveille, et sans repos,  
 Bien que sans un espoir au fond de vous,  
 Qu'il n'est de paroles mieux choisies,  
 De plus beaux gestes,  
 Que celles dont vous ornez vos propos,  
 Que ceux dont vous illustrez vos mensonges ;  
 Et que, si vous ne m'avez pas séduite  
 — Même en songe ! —  
 La faute en fut à moi, et non la vôtre ;  
 Et que les choses que vous m'avez dites  
 Vous méritaient un sort  
 Que vous eût fait, peut-être, une autre.  
 — Un sort que nul n'envie avant sa mort..

Croyez et méditez ;  
Allez !

BIORKI

Vous raillez...

SWANHILDE

Partez ! vous dis-je, que faites-vous ici ?

BIORKI

Adieu, vous êtes belle encore, ainsi.

Il sort ; puis se retournant :

Si j'étais roi...

SWANHILDE, rêveuse

Sa vie est sinueuse, que me veut-il ?  
Je ne sais si la guerre est sainte ou vile :  
Je crois que, voyant l'éclair des épées  
Avec des cris et tout le bruit des armes,  
J'eus raison de me livrer pour la paix :  
Le sang est précieux plus que les larmes ;  
Et ces longs mois de trêve valaient ma peine,  
Sans doute,  
Quand pleurerait ma vie toutes ses larmes vaines  
Devant la fuite de mes heures en déroute,  
Quand saignerait mon cœur à s'en tarir,

J'eus raison ! quand j'en devrais mourir.  
Il roule assez de tempêtes au large,  
Chaque heure porte sa faux, comme une charge,  
C'est trop des épées de nos pauvres haines ;  
Je crois que j'eus raison — je hais la guerre.  
... Je hais, encor, la guerre  
Avec sa rumeur qui se lève  
Comme un grand cri lugubre sur l'Humanité ;  
Le sang qui jaillit au pommeau des glaives,  
Pleure comme une larme rouge et c'est pitié...

Quand j'étais petite, assise à ses pieds,  
J'écoutais tout le soir et j'épiais  
Aux lèvres de ma mère chantant nos fastes  
Ton nom sonore au milieu des désastres,  
Mort ! vieille aïeule de ma race !  
J'ai veillé, mainte nuit, songeant  
De fleuves charriant des flots de sang  
Vers l'Océan,  
Songeant  
S'il est un Dieu qui nous délivre...

Une pause

Certes, je hais la guerre,  
Mais je ne sais ce soir s'il ne vaudrait pas mieux  
Mourir que vivre...

Elle hésite

Je ne sais pas, au nom des dieux,  
S'il ne vaudrait pas mieux mourir que vivre  
... Et tuer que mourir...

On entend un pas

Qui vient!

Entre Iorman

IORMAN

Belle Swanhilde... pas un sourire?  
Vous tressaillez encore à mon vieux pas?

SWANHILDE

Ma vie est pleine de ces vains émois :  
Pas une feuille au vent dont elle ne tressaille,  
Malgré moi,

Le roi s'assied près d'elle

IORMAN, enjoué

Les longues fiançailles,  
Swanhilde !  
Vous ferez-vous, un peu, à notre amour?  
Et vivrez-vous de notre vie, un peu !  
Quand je vous viens causer, le cœur joyeux,  
Un rêve toujours me suit à pas soucieux,

Insinuant

La gaieté reste au seuil et guette encor son tour...

Ce beau pays devient-il un royaume,  
Enfin? ma reine ?  
Voulez-vous encor des tissus de Rome

Mimant

Qu'on drape ainsi, que derrière soi l'on traîne ?  
Avez-vous un souhait ? ai-je un oubli ?

SWANHILDE, de voix sourde

Un tel souhait me tient qu'il s'accomplit.

IORMAN

Dites-m'en quelque autre et je le réalise ;  
Que peut-on dire ? que je le dise ;  
Que peut-on faire ? que je le fasse.

SWANHILDE, se détournant, obsédée

Roi... ces jours sont beaux de ma terrasse  
...Malgré la brise...  
Je veux marcher à travers l'herbe haute...  
Oui... c'est ce que je souhaite...

Elle essuie une larme insoupçonnée du roi

Que je suis sotté...

IORMAN, tendre

Vous irez fleurir les prairies ;

Je ne sais pas de ces beaux mots qu'on dit ;  
Mais n'êtes-vous comme une fleur, Swanhilde ?

SWANHILDE, se reculant

Je suis selon qui me regarde,  
Fleur ou ronce, douce ou mortelle,  
Je suis la fille de Sigurd, bonne ou pire,  
Vous me dites belle  
... Et me le faites dire.

IORMAN se rapproche d'elle, elle le repousse et se lève

Arrière, prenez garde !  
M'avez-vous crue née pour l'injure ?  
Je me suis voulue reine pour la paix  
— J'eus raison, je le jure —  
Mais vous ! êtes-vous sans souci  
Du pur manteau où je me suis drapée ?  
Est-ce la royauté que tout ceci...

IORMAN, interrompant

Est-ce la foi jurée ? est-ce l'amour ?

SWANHILDE, indignée

Vous sied-il d'être lâche de paroles ?  
Oubliez vous nos rôles :  
Mon or vous a tenté, l'or vainqueur des vainqueurs,  
Vous avez pris mon or, mais j'ai gardé mon cœur.

— Qui prend mon or prend mon corps ?

Sans doute !

Mais nul n'a pris mon or : je l'ai donné.

Ironique

— L'eussiez-vous acheté au prix qu'il coûte ? —

Et nul ne prend mon corps que je ne l'aie donné !

Roi, je suis lasse ;

Que veut cet homme qui tous les jours me vient

Avec des souhaits et des phrases ?

Ce Biorki ? votre idée et votre main,

Dit-il.

Certes,

Contre ta barbe blanche si je me dresse,

Un soir,

Dénouant ma chevelure pour la moisson

— Vieillard, crois-bien que je dis vrai,

Et vois ton seul espoir —

Ce ne sera pas que ta tendresse

M'émeuve,

Ni que ta vieillesse soit un peu la mort,

Mais pour ce que, d'un môt, tu m'auras délivrée

Du regard de cet homme injurieux...

IORMAN, modérant

Je n'aime pas ta voix

Et ta parole gâte tes yeux,  
 Laisse :  
 Ne suis-je bon et patient à chaque fois ?  
 Qu'ai-je dit qui te blesse ?  
 Ta vie est douce et sera belle à tout ton gré.

Persuasif

Sache mieux voir,  
 Regarde mieux :  
 Tu te voiles de deuil et tout est noir !

Confidentiel

Biorki est habile homme et sait sourire ;  
 S'il parle ainsi c'est qu'il sait dire  
 Ce que je dirais mal, si je tentais.

Swanhilde fait un geste de lassitude

Je sais, je sais ;  
 S'il te déplaît, c'est de ma faute...

Une pause

Que te faut-il ?  
 Mais que te faut-il donc, la jeune fille !

SWANHILDE, presque insoucieuse

Éloigne-le de moi !

IORMAN, bonhomme

Comprends ce que je dis :

Il est *ma* voix, s'il te dit belle ;  
 S'il t'a dite belle, il a dit vrai, je crois !  
 Au nom du printemps jovial,  
 Swanhilde, la fille pâle,  
 Sois gaie et rieuse et ravie,  
 Quelle fille hait la vie,  
 Aimant les fleurs  
 Et le printemps qui donne les couleurs !  
 Tout ce soleil ne te fera-t-il rire ?

Insinuant

Rire et chanter, Swanhilde ? rire... et pire !

Bruyant

Quand j'étais jeune il n'est pas de chanson  
 Que je n'aie dite sur tous les tons.

Il chantonne : Swanhilde se recule

Étonné

Tu n'aimes pas qu'on chante ? Sais-tu la suite ?

Impatienté

Pour que tu ries, enfin ! n'est-il un peu d'espoir ?  
 Où vais-je retourner aux hanaps, petite !  
 Je suis las de tes pleurs autant que toi, ce soir.

SWANHILDE, essuyant deux larmes

Laissez-moi, roi, les mois sont courts.

J'ai pleuré trop longtemps pour rire à votre goût,  
 Je ne vous aime pas d'amour,  
 Que ne le voyez-vous...

Se ressaisissant

Mais si je n'aime pas, je hais ;  
 Vous savez qui je hais, prenez ma haine,  
 Vous aurez mon amour, qui sait.

IORMAN, paterne.

Ma haine! — le gros mot.

Insinuant

Et j'aurais votre amour — alors, bientôt ?

Sérieux

Les mois sont courts ou longs  
 Et c'est selon :  
 Depuis l'hiver tu pleures  
 Parce que je t'aime ;  
 C'est long pour toi et long pour moi de même ;  
 Pourtant je suis le roi depuis que tu es née  
 Et devant, j'étais roi depuis quarante années...

Rêveur

Quand on est jeune, l'avenir vient à pas lents,  
 Parfois s'arrête, ou fait semblant,  
 Puis il vient en courant et le voici !...  
 Les mois sont courts, c'est vrai, pour moi :

C'est vrai, les mois sont courts cette année-ci...

Brusque

Veux-tu m'aimer ?

SWANHILDE, lasse, de voix sourde

L'amour ne meurt donc pas qu'on ne le tue?...

IORMAN, perplexe

Que dis-tu là, étrange fille ?

Swanhilde, tu penses mal de mon souci

Et de tout mon amour tu penses pire ;

Satisfait

Eh bien ! moi j'ai pensé de tout ce deuil de fille,

J'ai pensé que tu devais être triste ainsi,

Et que s'il te seyait de rire et de sourire

Te sachant aimée et te sachant reine,

Te sachant — bien que tu ne sois pas vaine, —

Par cela seul qu'un miroir t'a mirée,

Te sachant jeune et belle et désirée,

Très fin

Il nous seyait aussi, de te distraire :

Et pour ce faire,

J'ai pensé que tu aimerais la chasse,

Y prenant goût, peut-être, à la connaître,

Soit à guetter la bête quand elle passe,

Soit à la suivre en bande sous les hêtres —

Enjoué

Et que la chasse égaie et porte à boire,  
 Pour ce qu'on perd haleine aux détours des taillis,  
 Et que l'on chante en buvant et qu'on rit  
 De l'aube au soir,

Triomphant

Et que l'amour boit, chante et rit toujours !

Cérémonieux

Et pour cela, demain, si tu le veux,  
 Nous courrons quelque bête, tous les deux.

SWANHILDE, résignée

Jè suis à vos commandements.

IORMAN, avec finesse

Swanhilde, je sais le cœur des jeunes filles :  
 Elles aimaient de plus vieux que moi, jadis ;  
 J'en étais triste et soucieux  
 — Me voici gai comme eux,  
 Et c'est justice !  
 Adieu.

Il sort en riant

SWANHILDE, lasse

Adieu.

Avec mélancolie

La vie que l'on rêve est selon notre âme :  
Noble et fertile en bonnes joies,  
Fleurie et sentant bon les feuilles,  
Et l'herbe qui verdoie ;  
Comme un long verger où l'on cueille  
De beaux fruits de devoir délicieux,  
Et comme un doux chemin  
Qui s'en va sous des cieux  
Bleu-pâle et rose ;  
On y entre comme dans un matin de Mai  
Tout parfumé,  
Dispose,  
De bontés pleines les mains  
Vers toutes choses ;  
Avec une faucille au côté  
— En moissonneuse de bonté —  
Pour en faucher les ronces avant les autres,  
Afin (on le voudrait) que nul d'eux ne s'y blesse ;  
Si même on doute un peu de sa faiblesse,  
Se sachant femme et prompte à pardonner,  
On sent la force que l'on peut donner  
Et tout l'amour impérieux que l'on commande  
Au cœur de celui dont la voix est haute  
Et que l'on doit croiser à l'heure tendre,  
— Et pleurer semble, alors, comme une faute...

Une pause

Folies !

Et quand on entre dans la vie,  
Par la porte basse des désirs et des choix,  
Ce n'est qu'un pauvre chemin blanc et droit,  
Battu de tous les pas saignants de toute éternité,  
Bordé,  
Borné de lâches violences et de dégoûts,  
Un dur chemin ;  
Et si l'on tend les bras vers quelque bien,  
Le leurre se détourne de vous  
Et se reploie ;  
Et c'est toute la joie  
Le long du jour,  
Et nul n'est survenu du grand lointain  
En quête de mon pauvre amour...

J'aime ma haine !...

Rêveuse

Les jours sont longs ici comme mes peines...  
Quel rêve vient du Sud, ce soir ?  
Quel prétexte d'espoir ?  
Depuis des mois que je suis seule,  
Seul, et parfois seulement, le vent  
S'en vient de là, alerte sur les eaux  
Sans un message que d'oiseaux...

Là-bas, tout fleurit comme ici, je sais :  
Car le Passé, là-bas, est aussi le Passé ;  
Et, pourtant, c'est encor l'hiver que j'y revois :  
La neige tout le jour a tombé sur la mer,  
Sans doute,  
Et le vent froid  
Pousse les flocons en déroute  
Mêlés dans son embrun amer ;  
La glace, au long du port, s'ébrèche comme un glaive ;  
Vague à vague, la mer lèche la neige aux grèves  
D'une langue lente... la lune se lève...  
Et dans le vent d'été c'est l'hiver que j'écoute...

Fervente

Godrune, mère,  
Avec ta sainte histoire, comme un couchant  
Qui saigne sur la mer tout l'or mourant d'un soir,  
Et telle, que je m'endormais en cachant  
De mes deux mains ma peur de la nuit noire,  
— Avec ta sainte histoire ensanglantée  
Du sang de Sigurd et du sang des autres  
Dont, encore ! ta main saigne,  
O Mère,  
Avec ta longue nuit hantée  
De deuils et de massacres, jusqu'à l'aube,  
Par toi j'ai su ce que nulles runes n'enseignent :

Avec ta rouge chanson courroucée  
 Tu m'as  
 — Et ne le voulus pas, peut-être —  
 Tu m'as fait horreur de tout sang versé ;  
 Et, sachant mes aïeux du grand passé,  
 J'eus un regret de les connaître  
 Et de savoir pourquoi ma race est haute.  
 Et si je suis ici, c'est par ta faute  
 Et tu ne le sais pas,  
 Tu ne sais pas

Elle pleure

Des femmes passent

Qu'est-ce? allez!...

Pendant toute cette scène elle se  
 dévêt

Mère, je suis seule, ce soir,  
 J'ai peur, parfois, ici,  
 Peur de mon rêve et de moi-même ;  
 J'ai peur de croire  
 Et je ne puis douter de mon souci...

Je me souviens que vous me vêtiez,  
 — L'orgueilleuse mère que vous étiez —  
 Vous me vêtiez d'une claire merveille ;  
 D'une robe d'or tramée d'argent,

D'argent fin comme des cheveux de vieilles ;  
 J'en étais vaine et riieuse et ravie  
 Comme une enfant ;  
 On l'appelait : *la robe de Vie*,  
 Pour ce qu'aux blonds lacis s'emmêlaient des fils blancs ;  
 Je ne vis plus que de tels souvenirs...  
 Robe de vie...

Dénouant sa chevelure

Voici tes ors épars !

Rêveuse

... Était-ce quelque signe de mon avenir ?  
 Et devais-je, dès lors, épouser un vieillard ?

Elle regarde le ciel

Est-ce qu'il est tard ?... demain s'en vient encore  
 Du même pas qu'hier, sourd et sonore.

Elle tresse ses cheveux

Avec un sourire vague

C'est ça : demain la chasse :  
 Moi ! que l'horreur seule du sang a faite esclave,  
 Me voici lâche et féroce comme un brave.  
 J'aurai part à leur fête.  
 — Les poètes ne l'ont-ils pas chantée ! —  
 Ah ! il est bon de courir quelque pauvre bête ;  
 De jouir de sa fuite épouvantée ;  
 De la pousser à bout au fond d'un val :

Holà, les chiens,  
 Mettez-vous vingt contre un — encor ! c'est bien ;  
 Et vous, courage ! qui venez à cheval.

Ironique

Qu'elle se retourne et vous aurez peur —  
 N'ayez crainte :  
 La meute fut la plus forte,  
 Hâtez-vous ! il est temps de goûter sa terreur  
 Et de l'égorger — demi-morte ! —  
 D'un couteau sûr et leste.

Elle a tressé sa natte, et se lève

S'étirant

Ces basses joies sont telles,  
 Swanhilde, douce et belle,  
 Qu'un jeu de poignard paraît puéril  
 Auprès,  
 Et que tuer un homme vil

Lentement

Est un bien simple geste...  
 Un simple geste...

## DEUXIÈME TABLEAU

### L'AMOUR

Une clairière fleurie, à la lisière de la forêt, au bord du fiord.

SWANHILDE, debout contre un frêne

Me voici tout éclaboussée...

De sang !

Ai-je honte ? ou peur ? ou bel espoir ?

La chasse fut belle, vraiment,

Et bien menée !

Ironique

Et c'était joie à voir.  
 Je ne sais pas de pareille journée :  
 Un massacre — et le cor brutal et morne,  
 De val en mont, qui sonne éperdument,  
 Soudain ou sourd au long des taillis d'ombre,  
 Selon les échos et le vent,  
 Selon mon rêve, aussi, et ma pensée...

Indignée

Je ne sais pas de plus vile journée :  
 Cet homme abject m'a suivie,  
 La voix en propos outrageants épanouie,  
 La main fleurie,  
 Le regard âpre ou vague..

Bas, à elle-même

Je l'aurais pu tuer d'un petit coup de dague...

Elle songe, puis se ressaisissant

J'ai fui, où suis-je?

Elle s'avance vers le fiord

D'une voix qui se meurt dans le rêve

Je ne suis pas perdue : on voit la haute tour ;  
 Le port est plein de voiles, comme d'un retour ;  
 Voilà les lavandières qui chantent le long du jour.

Un chant confus se précise par moment ; Swan-  
 hilde vague par la clairière

Ces fleurs sont belles et rouges comme si elles sai-  
 [gnaient —

Comme, à les toucher seulement, les doigts s'imprègnent  
Du parfum de leur pudeur froissée.  
Je suis une fleur — ils le disaient —  
... Un grand lys tacheté de sang...

Elle regarde son bras

Comme enjouée

Se peut que tu me plains,  
Vieux sapin ancestral qui m'as blessée;  
— C'est moi qui te heurtai étourdiment —  
Tu fus moins brutal et cruel, pourtant,  
Que toutes ces paroles!...  
Comme le sang coule au long de mon poignet...

Elle se panse

Les fleurs, les douces choses folles,  
Souriantes à tout, si pleines de bonté,  
Qui jettent leur parfum à tout hasard,  
Vain comme la beauté  
Et tous ses fards  
Et vain comme ma jeune royauté!...

S'étant penchée pour en cueillir, elle se redresse

Depuis hier, je regarde et je vois :  
Tout fut donc leurre au fond de moi ?  
Si seulement je marche, une herbe en meurt ;  
Et la plus tendre main s'en va tuant les fleurs :  
C'est quelque jeune fille

Qui passe et qui sourit  
 Et souille et pille,  
 Sainte forêt, ton temple;  
 Et l'Amour qui la suit  
 Lui dit, tout bas,  
 Dit qu'elle est une fleur,  
 Pour la cueillir à son exemple;  
 Et la Mort suit l'Amour, la faux au bras.

Elle cueille des fleurs rouges

Un jeune homme qu'on n'a pas entendu venir  
 s'arrête pour parler au cheval que Swanhilde  
 a laissé attaché à l'ombre; — Swanhilde  
 l'aperçoit et se recule muette.

RANDVER, au cheval

Que fais-tu là, Tekla?  
 Qui t'ensanglanta le poitrail,  
 Rosant l'écume de ta course  
 Comme d'une fange de bataille?  
 Tu as chassé? qui t'a lâché les rênes?  
 Mon père chasse avec sa jeune reine,  
 Dit-on...

Apercevant Swanhilde, il s'arrête ébloui;  
 Swanhilde, immobile, pâle, le regarde; on  
 entend le chant des lavandières.

*Forge un beau glaive; l'Amour et la mort  
 Se disputeront à qui l'aura;*

*De la Mort, de l'Amour, quel est donc le plus fort?*

*Allez le demander aux Poèmes :*

*Entre le fer et le feu qui s'aiment*

*Verse de l'eau, elle brûlera.*

*Forge un beau fer; c'est selon le sort :*

*Flèche ou faux, qui sait s'il sera?*

*De l'Amour qui veille, de la Mort qui dort*

*La flèche ou la faux te doivent blesser de même :*

*Entre la flèche et la faux qui s'aiment*

*Pose un baiser, il saignera.*

*File un beau lin, blanc comme un beau corps,*

*Morte ou vive la fille qu'il couvrira?*

*Drap ou suaire? on ne sait pas encore;*

*Entre la Mort et la Vie qui s'aiment*

*Verse ton sang, tu en mourras.*

*Baise sa joue d'un long baiser encore,*

*La Mort ou l'Amour te revaudra;*

*Sème à sa joue un baiser pour l'éclore*

*En pudeur rouge ou en pâleur blême;*

*Entre le lys et la rose qui s'aiment*

*Verse une larme, elle parlera.*

Le chant, nuancé au hasard de la brise, se résoud et meurt

RANDVER, troublé

Swanhilde!

... Je sais que vous êtes Swanhilde...

Avec volubilité

Voici Tekla que vous montiez, sans doute,  
Suivant la chasse qui frayait sa route.

De mont en val...

Moi, je suis Randver et c'est mon cheval

Qui bondit léger sous le frêle poids

De votre grâce et puis...

Lentement

Vos yeux sont des étoiles, n'est-ce pas?

Vos yeux de claire nuit.

SWANHILDE

Salut, Randver! je vous aurais nommé,

Je vous ai reconnu et ne vous vis jamais.

RANDVER

Je n'ai su vous voyant, comme une fleur, ainsi,

Parmi ces fleurs...

SWANHILDE, avec un vague sourire d'ironie

Une fleur? tu parles donc comme eux, aussi?...

Elle se détourne

RANDVER, à mots pressés

Je n'ai su, vous voyant dans la clairière  
L'arc à l'épaule, la robe ensanglantée  
Et pâle et haute d'une majesté...  
Si je ne voyais leur reine de la chasse  
Qu'on prie aux pays d'où le vent m'apporte  
A pleines voiles sur la mer  
— Où j'ai vaincu ceux-là du parler clair...  
Celle de qui l'image blanche sur la place  
Dans cette ville aux maintes portes  
Fut tout éclaboussée du sang jailli en gerbe  
De notre lutte...  
Elle était hautaine et superbe,  
Si bien que nous la prions à genoux.

Il fait un pas vers elle

SWANHILDE; lointaine

Que dites-vous ?

RANDVER, grave

C'est Arthemis — elle est aussi la Nuit  
A ce qu'on dit,  
Là-bas;  
Mais vous — oh ! n'est-ce pas ? —  
Vous êtes tout le jour splendide,

En vérité,  
Et derrière vous tout l'horizon est vide...

Un silence

SWANHILDE, levant la tête vers lui

Tu viens de par delà le Pas des Dunes ?  
Que sais-tu ? as-tu vu ma mère Godrune ?

RANDVER, s'avançant vers elle

Je ne sais dire d'elle que de vieilles paroles ;  
Je viens de par delà la mer des Gaules :  
J'avais vaincu les barques d'Ionakur,  
En haute mer,  
Puis je m'enfuis devant la paix trop sûre,  
Aimant la guerre ;  
J'ai fui la paix  
Qui rouille les épées tièdes de sang  
Et fait boiter le courage qui rôde  
Comme un cheval entravé ;  
Je fus chercher la guerre et l'ai trouvée  
Vers la mer bleue aux vagues chaudes :  
Nous voguions, nuit et jour,  
De bataille en victoire,  
De côte en côte, et sans souci  
Que d'un frisson de rouge gloire.  
Si bien que je me lassais de la guerre, aussi...

Non, je n'ai vu que toi!  
Toi que j'ai vue parmi les oliviers,  
Un soir, je crois, ou c'était Arthemis.

SWANHILDE, lointaine

Quel rêve vous rêviez !

Elle s'est appuyée à un frêne ; il lui parle un  
genou sur la mousse du talus accoudé sur la  
garde de son épée

RANDVER, d'une voix de souvenir

Comme nous chassions ceux de Rome,  
La Fièvre !  
D'étape en étape, et de ville en ville,  
Bergers qui poussent un troupeau à coups de pierres,  
Sous nos durs coups de masse à nos poings d'hommes  
Fondaient comme une cire leurs légions de bronze ;...  
Aux haltes,  
Il se mêlait à nous tels gais joueurs de lyre,  
Qui chantent une autre langue, tendre à dire,  
Et c'était beau comme nos vieux poèmes ;...  
Et le souci de vivre nous vint en tuant  
Et la paix naquit de la guerre même.

De voix douce et pressante

Ici, les sapins pleurent dans le vent,

Il n'est qu'un court sourire de printemps ;  
Là-bas, c'est vous qui souriez de l'aube à l'ombre,  
Swanhilde, c'est là que je vous vis !

Elle relève lentement la tête, et se tourne vers  
lui à mesure qu'il parle. — Biorki, sans être  
vu du couple, apparaît derrière le frêne

SWANHILDE, avec un sourire triste

Swanhilde est morte en moi ;  
Tu viens trop tard :  
Peut-être est-ce que je renais ? le sais-je ? vois :  
L'autre hier, je t'aurais dit :  
Enseigne-moi la vie,  
Dis que le bouclier vaut bien l'épée,  
Que l'amour vaut la haine,  
La Vie la Mort ;  
Je m'étais trompée  
Et je sais le sort.  
La soif m'étreignait de toutes les treilles australes :  
L'amertume a désaltéré ma joie  
Comme une mer éteint la soif des grèves ;  
Et voici que ma soif est morte ;  
La douceur que je croyais forte  
Est vaincue, même en moi ;

De voix plus pressée

La haine m'a prise, aussi — sans un effroi —

Et c'est une autre soif, la même, au fond de moi !

J'ai porté devant moi le doux rameau de paix,  
J'ai marché souriante toute de joie drapée  
Et voici que le sang m'éclabousse à mon tour  
Et lentement la haine a fleuri de l'amour...

Un silence

Avec une curiosité étrange

Est-il donc vrai que c'est du sang qu'on boit ?  
Et qu'il est bon de tuer ?

RANDVER, subjugué

Nous avons cru cela ; mais on en pleure...  
Certe, il fit bon de tuer à cette heure :  
Les glaives traversaient la chair comme une neige.

Hésitant et grave

S'il est bon de tuer ? Ah ! dieux ! le sais-je ?

Un long silence

Penché il veut lui prendre la main, elle le saisit au poignet

SWANHILDE, à mi-voix

Connais-tu Biorki?... il m'aime...

Dans le long regard farouche de Swanhilde, il a lu

RANDVER, oppressé

Reine!

Je ne sais plus où je regarde,  
On voit la nuit au fond de tes yeux clairs !  
Comme au fond d'un ciel pur ou de la calme mer.  
Je me sens faible et fort ;  
Es-tu la Mort ?  
Ta parole tombe en poussière neigeuse  
Éparpillée au vent du nord,  
Ou brûle comme un sable de Lybie :  
Es-tu la Vie ?  
Ai-je vécu des années à ta suite ?  
Ne t'ai-je éternellement suivie  
Avec ma voile qu'enfle brise ou bise,  
Avec ma poupe fendant, nuits et jours,  
Vers toi, la Reine,  
Évertué ?...  
Devant tes yeux, douceur et haine,  
Devant tes yeux, que suis-je ?  
— Ton rêve sanglant ?  
Ou ton amour ?

SWANHILDE, lointaine, avec répugnance

Mon amour !...  
Pour l'amour de la paix je l'ai tué !  
Et voici que son sang m'afflue aux lèvres  
En mots de délire et de fièvre ;

Ma parole est un carnage  
Et comme un goût de sang plisse ma bouche  
En mots farouches ;  
J'en ai horreur encore, et j'en ai déjà soif !

Vivement et qui défie

Mais toi ! manieur d'épée  
Cent fois au sang saumâtre et lourd trempée,  
Faucheur des plaines que nous semons, fécondes,  
Guerrier en qui la belle haine abonde  
Et qui brisas la Vie, comme en passant  
On cueille des épis au long des champs d'été,  
Homme, ivre encore du vivant dictame,  
T'étonnes-tu d'un peu de sang !

RANDVER, de voix lente et grave

Femme,  
La vie âpre est selon quelque loi ;  
Sait-on et qui je suis et qui tu es ?  
Mon jeune cœur battant vers toutes joies,  
Mon cœur ! pour la guerre je l'ai tué...  
Plus mâle, ainsi, croyais-je, et plus virile  
Ma vie appareillait aux cris des foules,  
Au gré des vents de la victoire ;  
Et nos désirs brûlaient, audacieux,

Insoucieux esclaves des sorts serviles!  
 Amants du glaive clair et de la houle,  
 Pour rougir nos fers aux flots de gloire,

Il tire son épée

Dans les couchants nous cherchions le sang des dieux...  
 Je me souviens d'heures sans but données,  
 Au grè des destinées,  
 Où nous foulions de l'or aux dalles  
 Figées de sang,  
 Sans halte!  
 Et sans même l'envie  
 D'un autre émoi —  
 Et massacrant des femmes — comme toi!  
 Des vieillards, des enfants — la Mort, la Vie,

Ironique

Sans but qu'un peu de joie

SWANHILDE, rêveuse, lasse

De joie, mon peu de joie!

L'Épée de Randver, qu'il a cru rengâiner, s'est fichée debout dans le gazon; comme il suit Swanhilde qui recule, Biorki, penché, saisit l'arme et disparaît sous bois; le crépuscule envahit lentement la forêt.

RANDVER

Et voici qu'un jour de fin soleil,  
 Lors d'une étape,

Parmi des treilles  
— Où l'or jute en ivresse, encore, des coupes  
Où ruisselle aussi comme un sang des grappes —  
J'ai vu que c'est ce sang-là qu'on doit boire.  
Nos barques séchaient  
Tirées jusqu'à la poupe  
Et nous avions assez de cette gloire ;  
On voyait toutes les étoiles de la nuit,  
On chantait des poèmes,  
Nous n'étions plus, alors, ceux que nous fûmes ;  
Et mon rêve sanglant s'évanouit  
Comme un soleil d'hiver parmi les brumes,  
Ou comme un lent nuage de menace  
S'effiloche et se sème  
Par delà les monts gris,  
Sans une trace...

Swanhilde s'est détournée, farouche et immobile

Suppliant

Es-tu la force du passé ?  
Que tu me viennes prendre et me bercer  
Comme un enfant, ainsi, sur tes genoux ?  
Tout l'avenir est-il donc derrière nous ?  
Ne tends-tu qu'un miroir en tes yeux clairs,  
L'étoile double de nos destinées ?  
Ne viens-tu pas tuer ma gloire sombre ;

Un mot d'amour la peut tuer ?  
 Le plus beau jour que j'aie vécu fut sans une ombre  
 Et j'y rêvais d'une autre, que tu es !  
 Ce jour, c'est aujourd'hui — à tout jamais...

Swanhilde se tait, immobile; il lui prend les mains en silence

O Reine,  
 Le vague vent qui m'a ramené  
 Tourne et chante plus haut entre les frênes...  
 Viens, faisons voile...

SWANHILDE, lointaine

O pauvre vie, ô vie fatale et folle !  
 Vous écoutant, je rêve à vos paroles :  
 Sans doute; il le fallait ;

Souriante, triste

Et vous voulez que je vous suive ?  
 Et n'aurons-nous pas même honte,  
 Toi, chaste, d'un amour incestueux ?  
 Moi, douce, d'un rêve de sang ?  
 Et qu'est-ce que cette folie qui nous dompte ?

Doucement

Sans doute, la vie est folle !  
 Moi, j'étais née tendre jusqu'à la haine,  
 Vous; farouche et sanglant, pour quelque amour...

Ne voyez-vous combien la vie est vaine ?  
Et comme tout rêve de joie est court ?  
Qu'importe que nos chemins se soient croisés ?  
Ne voyez-vous donc pas ? ma robe est rouge !

Passez :

Nulle heure ne s'attarde au carrefour ;  
Le crépuscule est rouge,  
La lune point...  
Déjà je vous ai quitté ; je vous vois de loin.

Elle se détourne et fait un pas

RANDVER

Swanhilde, demeure !

Il n'est plus qu'un chemin depuis cette heure !

Le cor au loin

SWANHILDE, farouche

Ne parle pas d'amour, de chants, de treilles

... N'entends-tu pas ?

N'entends-tu pas de tes oreilles !

Le cor sonne longuement

RANDVER, écoutant

Deux fois ! Le cor sonne à la mort...

SWANHILDE

C'est elle, n'est-ce pas ?

Je suis venue de tout là-bas  
Selon ma volonté et mon espoir...

RANDVER

Swanhilde!

SWANHILDE frissonnante, montrant le couchant

Vois donc !  
Du sang, de l'or !  
Les sapins chantent !  
Je suis la fille des nuits d'épouvante :  
Mon père fut égorgé dans son lit d'amour !  
Le vieil or maudit dont est morte ma race,  
Naïve, je l'ai semé :  
Il refléurit en haine...  
Écoute ! es-tu sourd ?

Le son du cor s'exaspère, funèbre

RANDVER, frappé d'épouvante

Trois fois le glas du cor —  
Qui donc est mort ?

SWANHILDE, avec un rire étrange

La vie, Randver, la pitié, l'Amour !

Un hennissement de terreur se mêle à la bourrasque soudaine

## TROISIÈME TABLEAU

### LA MORT

Une clairière parmi des sapins, les chasseurs groupés lèvent des torches autour du cadavre d'Iorman, qui gît dans l'herbe ; le vent se lamente dans les cimes.

BIORKI

Silence ! écartez-vous ;  
Ceci est le secret des pins sanglants ;  
La nuit est complice et le vent,  
Le vent qui pleure vient de la mer  
— N'a-t-on pas vu des barques ?

1<sup>er</sup> CHASSEUR

Quelqu'un a dit qu'on avait vu Randver.

## BIORKI

Randver ? où donc ? et qui l'a vu ?

Silence

Personne ? qui donc a dit qu'on l'avait vu ?

Silence

Il se tourne vers le cadavre et recule épouvanté

2<sup>e</sup> CHASSEUR

Dois-je sonner l'appel royal !

Il sonne, tous écoutent, immobiles ; le silence est religieux

BIORKI, penché sur le cadavre, grave

O mon roi glorieux et juste !

La victoire ne te fit-elle auguste

Que pour qu'on vînt la blasphémer d'un glaive vil,

Et ramasser son laurier dans ton sang ?

Ta faute est d'avoir trop aimé...

Randver, entre, précipité

Biorki, se relevant, lui fait face

Salut !

Il se tourne vers les chasseurs

Il vient à temps !  
Vous souvient-il,  
Quand nous faisons la paix,  
Celui-ci, qui aime le sang,  
S'enfuit, en brave ! devant la colère de son père  
Laisant l'insulte derrière lui  
Aux lâches, à vous ! à moi !  
Voici qu'il nous revient de nuit !

A un mouvement de Randver

Écarte-toi !  
Patience : Iorman n'a rien à dire.  
Laisse-moi parler...

RANDVER, hautain

Si Iorman a passé le pas, c'est moi le chef ;  
Tais-toi, recule :

BIORKI

C'est ça ! tu parles haut, te voici roi !  
Il était temps... la reine est belle?...  
Que lui disais-tu donc, sous les hêtres, là-bas ?

Randver le toise

Voyez ! — Et que te disait-elle?...  
Il est intimidé comme un garçon sans barbe !  
Voici le guerrier des Glars :

La Mouette du large !  
Le Vainqueur Vierge !  
Qui nous laissait son butin, femmes et filles !  
Il gazouillait tantôt avec la femme de son père.  
Et maintenant, c'est lui le roi !

RANDVER, avec un sourire de mépris

Arrière !

Biorki tire l'épée

Randver fait le geste de tirer la sienne

BIORKI

Veux-tu la mienne ! tu as donc perdu ton épée,  
Jeune homme ?  
Guerriers, je sais :  
Il l'a brisée contre les murs de Rome ;  
Voyez comme il est glorieux :  
Salut au Roi ! digne fils de ses aïeux !  
Digne fils de son père !  
Veux-tu qu'on te la cherche ? ton épée !

Il s'écarte et montre le cadavre

Va la reprendre où tu l'as plantée dans sa chair...

Cris d'horreur, Randver s'avance,  
puis recule, cris : à mort ! à mort !

## BIORKI

Les anciens soient juges ; la loi décide :  
Celui-ci,  
Qui partit maudissant Iorman le Pieux,  
Reparaît dans la nuit, le fourreau vide,  
Hagard,  
Surpris sous bois avec la reine  
Et voici Iorman, le glaive de son fils au cœur !  
Approchez.

A Randver

Va donc reprendre ton épée !...

Murmures

## VIEUX CHASSEUR

Randver, parle ! tu dors ? tu rêves ?

RANDVER, comme frappé de stupeur

L'heure tourne comme un songe de fièvre...  
Je suis lié comme un fagot de hêtre...  
Les mots n'ont plus de sens, peut-être...  
Vous me voyez pur de ce sang,  
Vous le savez, vous le croyez !  
Et, bien que j'en sois innocent,  
Les grands blés de la vie que j'ai fauchés.  
Tombent et m'étouffent.

L'Arbre aux feuilles joyeuses, aux mille vies,  
 Où j'ai porté la hache,  
 Ydrasil, croule sur moi ; qui suis-je?...  
 Or, si le sang d'Iormanrec est sur moi  
 Qu'on m'écartèle et qu'on me foule ;  
 Mais redoutez le prix du sang !

De voix terrible, montrant Biorki

Il est un homme plus vil que l'eau croupie,  
 Qui parle haut et crie comme la mer :  
 Sa bouche est comme la mer tournante du Nord,  
 Il prend vos âmes à lui pour les broyer ;  
 Sa haine est comme un vent de fièvre des marais,  
 Vous êtes ivres de ses mots, comme d'un poison !

BIORKI, calme

Laissez-le dire : l'injure est faible.  
 Explique tout ; cherche à mentir...

Randver veut se précipiter sur  
 Biorki ; on s'interpose ; tumulte.

UNE VOIX

La reine !

Entre Swanhilde, majestueuse,  
 elle s'approche lentement du cadavre.

SWANHILDE

Silence ! ô taisez-vous !  
 Il dort...

Calme, entre tes bras, la vieille Mort !  
Comme un enfant bercé par une aïeule...  
La brise souffle à peine, pas une feuille  
Ne bouge...  
Silence ! il ne peut plus entendre ?  
Foulez vos torches rouges :  
Voyez : ses yeux sont clos, il rêve...  
Vieillard, ils t'ont tué avec le glaive ;  
Ne pouvaient-ils attendre ?

Elle s'agenouille près du corps.

BIORKI, ironique dans le silence

Et, comme l'attente te semblait longue,  
Tu l'as fait égorger, pour que celui-ci soit ton roi ?  
Ton roi d'amour !  
Voyez sa robe !

Cris ; on incline des torches vers  
Swanhilde, soudain redressée,  
dont la robe apparaît rouge.

RANDVER, qu'on maintient avec peine

Oh ! maudite ta bouche vile.

SWANHILDE, superbe

Arrière !

Ils se reculent, torches hautes

Hommes ! qui sait le secret de la loi ?

Je suis venue vous guérir de la guerre ;  
 Mais tous les dieux ont soif de sang :  
 La mort chevauche avec le vent,  
 Et vous courez devant,  
 Chiens ivres de la mort !

Cris ;

Swanhilde, les bras levés, semble grandie de leur ombre

Patience !

Pensez-vous que je puisse fuir ?

Que je le veuille ?

Non !

Car il est un deuil

Que je veux fêter avec vous...

Prompte, elle a saisi l'épée plantée dans le cœur du roi et, se redressant soudain, elle en transperce Biorki qui tombe avec un cri ; Swanhilde fait face à tous, immobile.

UNE VOIX

La fille de Sigurd !...

Tous se reculent, pris de terreur religieuse

SWANHILDE, retournée vers le cadavre du roi

Ton meurtrier est mort, Iorman !

Et à voix basse :

Silence, vous autres de la chasse :

Le vieux roi dort...

Elle lève l'épée

Randver, tais-toi ; regarde encore,  
Nous voici face à face  
... J'ai tué ! de ma main !...  
Est-ce que le monde va finir ?  
Est-ce que le monde est fou ?...  
Regarde ton épée toute de sang tachée !  
Ta belle épée est entre nous  
Comme le glaive que Sigurd a couché  
Entre sa chasteté et son amour.

O guerriers !

La pure épée et moi, nous sommes sœurs, ce soir ;  
C'est notre double geste, Randver :  
Geste de haine et d'amour, confondu  
Au grand geste éperdu  
Du monde...

Écoutez la berceuse de la forêt profonde !...

On entend à la cime des sapins courir  
comme une mélodie lointaine ; tous  
écoutent ; Swanhilde, de voix ber-  
ceuse, en accentue le rythme, elle  
s'avance élevant de ses deux mains  
le glaive ensanglanté, où se fixent  
tous les yeux ; son geste est d'une  
prêtresse inspirée ; elle chante :

*Forge un beau glaive ; l'amour et la mort  
Se disputeront à qui l'aura ;  
De l'amour de la mort quel est donc le plus fort ?  
... Allez le demander aux dieux mêmes.*

Elle se tranperce ; et, avant de tomber :

*Baiser d'amour ou baiser de haine :  
Baisers de sang... tu en mourras*

Elle meurt.

## ÉPILOGUE



## LA GUERRE

(LA LAMENTATION DE GODRUNE)

Dans le palais de Ionakur, Erp, Sorli, Hamdir jouent oisivement à la lueur des lampes.

ERP, bâillant

La belle vie!

HAMDIR, jetant les osselets

Bah! on s'y fait.

SORLI

Gagné!

HAMDIR

Je te joue mon épée.

SORLI

Elle doit être rouillée depuis qu'elle est au mur.

ERP, bâillant

La belle vie que nous fait Ionakur.

Entre Godrune qui s'avance vers eux, tragique

GODRUNE, ironique

Que faites-vous assis dans l'oisiveté?  
 Êtes-vous des filles ou des jouvenceaux,  
 Avec des paroles de gaieté,  
 Avec vos rires,  
 Avec vos osselets

Tragique

Alors que ceux des Glars massacrent votre sœur,

Tous trois surgissent

L'ont foulée aux sabots de leurs chevaux,  
 Ignoblement!

Dédaigneuse

Vous n'avez pas en vous un cœur  
 Comme Gunnar le valeureux  
 Ou Hogni le vaillant,  
 En vérité!

— Leur ombre me démente —  
Ils eussent vengé leur parente,  
Eux !

HAMDIR, irrité

Tu faisais peu d'éloge d'Hogni et de Gunnar,  
Alors qu'ils éventraient Sigurd, mère,  
Et que tu fus rougie de sang  
— Comme d'un fard —  
Ils furent mal vengés, tes frères,  
Par le massacre de tes propres fils,  
Je crois !  
Pourtant  
Ce ne sera pour nous un acte si vil  
D'égorger Iormanrec, le meurtrier sénile ;  
Et tu nous y poussés si bien  
Avec tes cris de haine et de bataille  
Où déjà comme un javelot ta langue vole,  
Que je me sens du sang aux mains,  
Et nous ne souffrirons pas tes paroles !

GODRUNE, riant étrangement

Fils de mes entrailles !  
Buvez — vous y boirez mes larmes.

Elle lui présente le hanap

Voici :

Vêtez vos armes !

Elle leur ceint leurs épées qu'elle prend, fiévreuse, à la muraille  
Et que vous mènent les dieux,  
Farouches et furieux,  
Flamboyants dans les ténèbres.

Il s boivent tour à tour

ERP, grave vidant la coupe

Mère,

Ceci est le dernier adieu :

Tu boiras la même coupe funèbre  
Sur nous et sur Swanhilde.

SORLI, heurtant ses armes

En guerre !

Il s sortent

GODRUNE, les suivant du regard

Mes trois fils et ma fille...

Le vantail retombe avec bruit

Un long silence ; elle s'avance lentement vers le fond de la salle ; rejetant le vantail lourd et penchée dans un rayon de lune qui l'enveloppe, elle semble parler à une multitude. Sa voix, d'abord incertaine et inégale, précise, en même temps que se resserre son

discours, ses intonations de tragique tendresse (1).

J'ai connu trois feux, et connu trois foyers,  
Trois fois je fus menée au palais d'un époux ;  
Mieux eût valu que Sigurd seul m'eût possédée,  
Lui, que mes frères ont tué.  
Écoutez ! vous,  
Vous tous qui le savez  
— Car je vous l'ai conté : —

Qu'il fût jamais telle douleur atroce  
Je ne l'aurais pu rêver  
Dans l'heure où les grands chefs me firent femme d'Alti,  
Les tristes noces

Avec un frisson

... Et pourtant me voici...

Mes frères, mes fils et leur père...  
Horreur !

Elle se voile, un instant, la face  
Se reprenant

J'étais lasse de vivre et m'en fus vers la mer,  
Vers la mer qui délivre,  
Pour abîmer en elle l'amertume de ma chair

(1) Cf. Gudhrúnarhvæt. (Edda).

Et la tempête de mon cœur ;  
Mais elle a rejeté  
Mon amertume et ma tempête,  
Ses vagues m'ont portée  
De crête en crête,  
Et j'abordais ici pour la douleur de vivre.

S'adressant plus directement à la foule imaginaire,  
d'une voix de gaité ironique

Vous le savez, je crois :  
On me mit en sa couche  
— O plus douces les épousailles premières,  
Et pauvre joie! —  
On me mit en la couche d'un troisième roi,  
Votre roi, tendre et dur.  
Je lui donnai des rejetons,  
Beaux piliers d'une belle maison,  
Hauts piliers d'une noble maison :  
Les beaux fils d'Ionakur!

Avec un sourire d'orgueil

Mais celle qui m'était née  
De Sigurd mon seul bien-aimé,  
Swanhilde, ma fille Dieu-donnée,  
Toutes vos filles l'ont servie  
Et l'ont suivie de leur envie.

— De toute ma chair,  
De toute ma survie .  
Elle m'était la plus chère,  
Et telle était ma Swanhilde non-pareille  
Au milieu de mon palais gai d'espoir,  
Qu'un rayon de soleil,  
Clair à voir!

D'or je l'ai revêtue,  
De fins tissus  
Et je l'ai fièrement ornée ;  
Mais elle s'est donnée au roi Iorman,  
Au vieux roi fou !  
Pour vous...  
Pour vous elle s'est donnée,  
Elle m'a abandonnée,  
Vous puis-je pardonner ?

D'une voix de sanglots

C'est la plus lourde de mes lourdes peines.

— O ma petite reine !  
Ta chère chevelure en écheveaux  
D'or rayonnant, splendide, sur ta joue !  
O claire chevelure de Swanhilde,  
Dans la boue !  
Foulée aux sabots des chevaux !

Elle pleure

Un silence

La douleur qui m'a déchiré mon âme en deux  
— Le pire de mes hiers,  
Ce fut quand mon amour, mon Sigurd fier  
Dépouillé de sa gloire sans défi  
Fut lâchement tué dans son lit.

La plus horrible de mes heures mortes  
Dont le noir souvenir m'est une escorte,  
Ce fut quand les fins, brillants vers d'acier  
Avides comme la faim des loups carnassiers  
Se percèrent un chemin  
A travers le cœur de Gunnar !

Mais le plus haï de mes jours hagards  
Dont l'ombre passe, hurlante, dans le vent,  
La plus âpre douleur qui m'étreignit,  
Ce fut alors qu'ils taillèrent vivant  
Le hardi cœur du valeureux Hogni...

Sa voix retombe, désolée

Car je me souviens de bien des deuils ;  
Debout, devant vous, sur le seuil  
Et tournée vers la nuit d'éternité,  
J'entends les voix les plus lointaines,  
Les vieilles plaintes des vieux jours ;

Je me souviens de bien des peines...  
Pourquoi resterais-je à guetter, ici,  
De la douleur encore et toujours ?

Ta cavale noire comme l'ombre éternelle,  
Sigurd, selle-la, et monte en selle !  
Hâte-toi sur la route,  
Je guette ici ton pas,  
J'écoute..  
Ici plus fils ni fille, dans la brume,  
Et toute joie est morte pour Godrune.

De voix tendre et caressante

Né te souviens-tu pas, Sigurd, mon âme,  
Des paroles que nous parlâmes  
Ce soir que sur le même lit  
Nous étions côte à côte assis,  
O mon grand roi ?  
Que tu viendrais vers moi  
Même hors des caveaux de l'abîme,  
Que moi j'irais vers toi de la claire terre fleurie ?

De voix plus sourde et tragique

Tu sais le crime :  
Ce qui fut toi et moi, ma chair, ta chair,  
Le doux fruit de ma vierge joie, ton sang,

Ta fière douceur, toute ma beauté claire,  
Sigurd, notre baiser, notre enfant !  
Broyée, foulée aux sabots de la mort,  
Te suit et me précède, telle, encore,  
Qu'elle nous lie et nous somme d'unir  
Nos rêves confondus, et de dormir,  
Comme en ce soir unique qu'elle évoque,  
Toute l'éternité, côte à côte...

Vers la foule imaginaire et de voix solennelle

Entassez, haussez le bûcher de chêne,  
Qu'il soit plus haut qu'on n'en dressa jamais  
Pour une reine,  
Que le feu tarisse à jamais mon sein  
Du lait maudit de la maternité  
Et fonde mon cœur durci de chagrin !

Elle retombe épuisée.

# PHOCAS LE JARDINIER

*A Théo van Rysselberghe.*

PERSONNAGES :

PHOCAS, le jardinier.

GLAUCOS, son aide.

JOHANNÈS, diacre.

UN DÉCURION.

SOLDATS.

## *PREMIER TABLEAU*

Un berceau d'épais feuillage intercepte les rayons ardents : le potager s'étend vers le fleuve dont on entrevoit les méandres ; au loin, la plaine close de montagnes bleues ; Phocas repose sous un figuier.

### PHOCAS

Ce figuier simple aux mille mains propices  
Bénit notre repos d'un geste de patriarche ;  
J'ai fait ma tâche ;  
Et l'heure, tantôt lourde au sillon lent,  
Glisse,  
Avec l'eau, calme entre les arches

Comme la brise qui la tache  
D'un plissement ;  
J'ai fait ma tâche :  
La gourde dont nos soins guident l'élan,  
Tisse,  
Là-haut,  
Des fraîcheurs d'entrelacs  
Et fait un jour subtil des lourds rayons qu'elle tisse,  
Mêlant des transparences vert-lilas  
Au grand jour blanc  
Du solstice...

L'Oronte s'en allait mourir aux sables chauds,  
Sans donner à la rive aride un baiser d'eau.  
— Voici qu'il tourne de bon gré ma roue  
Et puise  
Et verse aux racines avides  
La tiède boue  
Dont son lent cours s'enlise  
Vers Antioche ;  
Et l'on entend d'ici peiner l'axe qui féconde  
Et l'eau qui coule au creux des sillons étagés  
Et goutte,  
De proche en proche : [monde,  
C'est pour nous que travaillent les lourds instincts du

Pour nous qui sommeillons à l'ombre des vergers,  
Sans peine et sans reproche,  
Les yeux tournés vers la fraîcheur des voûtes,  
A regarder l'ombre changer...

Voyez :

— Même hors d'ici

Où le fleuve verse à boire

Aux plantes filiales qui nous tendent leurs fruits —

Sur mer,

Si loin que l'on peut voir,

Des voiles éployées

Vont, viennent au souffle des vents clairs,

Poussant par cargaisons les riches dous du monde!

— Vers Tyr, et au delà,

On trouve en se baissant la pourpre impériale ;

Elle sème l'ambre; aussi, aux rives

Des golfes hyperborées ;

Elle a,

Pour qui tend son filet aux mailles égales,

Des moissons vives ;

Offrant, encore, des perles diaphanes

A ceux qui nagent et plongent parmi ses algues

Aux eaux de Taprobane ;

Et pour qui brûle un peu du sable qu'elle déferle

A chaudes vagues,  
Au long des syrtes occidentales,  
Elle sait durcir son onde en clair cristal...

Encore, voyez, ailleurs,  
— Là-haut où broutent et paissent  
Les grands troupeaux à la toison épaisse,  
Par au delà des bois :—  
Le Pactole et son or lavé  
Font qu'un pauvre en passant se baisse  
Et que c'est un riche qui s'est relevé  
— Pour avoir tamisé du sable entre ses doigts!...

Unè pause ; il se retourne vers la plaine,  
par delà le berceau, éblouissante

J'ai fait ma tâche et je reste pensif :  
Quand mon père légua le petit clos  
A ma mère veuve,  
On mesurait le nombre des plants vifs  
Au chiffre des voies d'eau  
Qu'un homme peut puiser un soir au fleuve ;

Depuis que ma roue tourne nuit et jour,  
Versant dix voies à chaque tour,  
La plaine s'est faite mienne,  
Reconnaissante sous la faucille,

Et je l'ai moissonnée :  
De sa fertilité et de ma force  
Des plantes nous sont nées,  
Comme des filles,  
Et tous ces figuiers à lisse écorée ;  
Et l'on me croit plus riche  
Que maint patrice d'Antioche ;

Pourtant

— Bien que mon vin gonfle mes outres  
Et que mes arbres plient du poids des fruits pressés —  
Si j'étais né d'un père tel que moi,  
Avec les heures de ma vie passée  
J'aurais ourdi des tendelets de pourpre  
Et je reposerais sur un lit d'or ;  
Au lieu de compter sur le sable, ici,  
Les vains deniers qu'y sème le soleil  
A travers le treillis tortueux des gourdes...  
Las presque du fardeau qui pèse aux treilles,  
Aux prodigues figuiers, aux branches lourdes...

Entre Glaucos

Qu'as-tu fait ? d'où viens-tu ? il est tard.

‡

GLAUCOS

J'ai feint de passer là, comme par hasard  
(Ainsi que tu me dis) ;

J'ai bu du vin de Crète ;  
J'ai ri  
(Ainsi que tu m'as dit de faire) ;  
J'ai vu son père,  
Grand vieillard solennellement bavard  
Qui, s'il ne pleure pas, croit rire  
Et dit : les Dieux sont sages !  
Comme quelque servant de Délos,  
Jure par Caesar ;  
Il a cinq fois mon âge  
Et parle comme un sot ;  
Il vend, à tout venant — avec quelque art —  
Ses vins,  
En outres ou par coupes ;  
Elle a un frère soldat de Rome,  
Bel homme et gai — dit-on —  
Sans méchanceté mais vain  
Pour qui l'entend mâcher dix mots ;  
Mais je ne l'ai pas vu.

PHOCAS

Alors, que contes-tu ?  
Et qu'as-tu dit ?

GLAUCOS

Attends !

J'ai vu Thalie.

PHOCAS

Et que lui as-tu dit ?

Il se redresse et s'accoude

GLAUCOS

Attends !!

Faut-il que je la loue ?

Elle était là, debout,

Telle que sa souple taille semblait haute ;

Son blanc manteau est ourlé d'ocre pâle

Et tombe sans une faute

En lignes égales ;

Elle penchait la tête et m'épiait

— Un peu en retrait sous l'ombre de la voûte --

On aurait dit qu'elle se défiait,

PHOCAS, avec complaisance

Elle se défiait ?

GLAUCOS

Car sa joue était rose ;

Et, comme je disais si peu de chose

Que je m'étonne encor qu'on puisse si peu dire

En tant de mots,

Elle s'en fut (vers quelque soin sans doute)  
Comme pour fuir  
D'un pas si leste  
Que sa tunique flotta comme une aile...

PHOCAS, avidement

Et puis ?

GLAUCOS

Je vis que sa taille était belle.

PHOCAS impatient

Et puis ? qu'as-tu appris ?  
Allons, dis vite !

GLAUCOS

Qu'ils suivent le vieux culte, selon les rites,  
Qu'ils haïssent toutes nos fraternités.

PHOCAS, vivement

Et qu'en sais-tu ?

GLAUCOS

Ne me l'ont-ils pas dit, ne sachant qui j'étais ?  
Parlant de l'Empereur, de ses vertus ;  
Louant les ordres qui viennent de Rome,  
Avec des mots comme :

Séditieux,  
Sacrilèges,  
Indignes des aïeux,  
Mangeurs de chair humaine  
(Que sais-je?)  
Ils disent avec moins de haine, peut-être,  
Les mêmes mots que ceux de Rome ;  
Toutefois leur mépris est tel...

PHOCAS

Mais elle ?

GLAUCOS

Je ne sais, maître.

Un silence

PHOCAS

Tu ne l'as pas revue ?

GLAUCOS

Non ; je n'ai pas osé davantage...

PHOCAS

C'est bon ; va changer les barrages ;  
Ces plantes ont assez bu.

Il s'étend. — Glaucos sort

Je n'ai convoité femme ni fille,  
Et, courbé sur le long sillon d'argile,  
Je lui donnai la sueur de mon front,  
Selon la loi ;  
Ma vie est sans affront :  
J'ai hérité de *moi* ;  
Ce que tant d'autres prennent aux replis d'un linceul  
Je l'ai pris au sillon où pourrissent mes graines.

Maintenant, je suis las de vivre seul  
Des heures vaines ;  
Mes biens sont tels et tels sont mes jardins  
Que même mon repos est d'or ;  
Je regarde fructifier mon long effort,  
Et les saisons  
Me versent largement ma vie ancienne :  
J'ai scellé ma jeunesse en mes amphores ;  
N'est-il pas temps qu'il me survienne  
Quelque échanson ?  
N'est-il pas permis de choisir sa femme ?

Celle-là,  
— Thalie ! —  
Si Dieu ne la fit pas pour moi, pâle et polie  
— Comme leurs déesses d'ivoire —

Il m'aura fait pour elle ;  
Car elle est telle  
Que je l'ai aimée pour un seul regard,  
La voyant, l'autre hier, aux Portes d'Or,  
Et je l'ai désirée comme la vie.  
Quel mal ? Cela n'est-il pas permis ?  
Qui m'en ferait un tort ?...  
La voici liée au culte des Dieux...

Un silence ; il réfléchit et finit par  
sourire à sa pensée ; il se re-  
dresse et, appelant :

Glaucos !

GLAUCOS, entrant

Qu'est-il, maître ?

PHOCAS, complaisamment

Dis-moi, tu as donc vu Thalie ?

GLAUCOS, qui fait le sot

Je te l'ai dit, je crois, peut-être ?

PHOCAS, encourageant

Voyons, qu'en as-tu pensé ?

GLAUCOS, timide

Je n'ose.

PHOCAS

Je te permets d'oser.

GLAUCOS

D'abord, maître, une chose :  
Est-ce ma pensée, mienne, qu'il faut dire,  
Ou ce que j'en pensais pour toi ?

PHOCAS, amusé

Dis l'une et l'autre,  
Nous verrons après si tu dois pleurer ou rire.

GLAUCOS

Pour toi donc, maître, j'ai pensé :  
O belle fille blonde,  
Vous m'avez plu dès que je vous ai vue  
Plus qu'aucune chose qui soit au monde ;  
Je vous épouserai demain — ce soir ! —  
Si vous n'adoriez Saturne et Cybèle,  
Ou si j'adorais Vénus, sans y croire ;  
Donc selon mon strict devoir,  
De bon chrétien,  
Je veux oublier que vous êtes belle.

PHOCAS, agacé

Et pourquoi pensais-tu ainsi, gamin ?

GLAUCOS, feignant l'étonnement

Mais parce que je vous sais très pieux, mon maître,  
Si ponctuel à me faire jeûner.

PHOCAS, le congédiant

Assez d'impertinences pour ta journée.  
Va!...

Le rappelant

Et que pensais-tu de Thalie,  
À part toi?  
— Parle!

GLAUCOS, se retournant avec vivacité

Oh! moi, je l'ai trouvée si jolie  
Que si j'avais l'espoir qu'elle m'aimât, moi!  
Si j'avais cet espoir?...  
Parole!  
Je l'aimerais à la folie,  
— Pour la convertir à la foi.

PHOCAS, riant.

Insolent, drôle.  
On marche, là-bas; va voir.

Glaucos sort et rentre

GLAUCOS

Des frères pauvres, boiteux, demi-nus ..

PHOCAS

Encore ? Comme il en vient !  
Donne-leur les fruits trop mûrs  
Et de ces moindres fèves mal venues.

GLAUCOS

Ils disent que les temps sont durs  
Aux Chrétiens...

PHOCAS

Chrétiens ?... Qu'y puis-je ?  
Mon jardin n'est pas un asile !  
Qu'ils regagnent la ville,  
Les faubourgs seront peut-être un refuge...  
Caesar a dit :  
Qu'à ceux qui vivent sans bruit  
On laisse la paix de prier qui leur plaît ;  
Que font-ils à rôder de jour, de nuit ?  
Et qu'ont-ils à courir les routes par bandes ?  
N'ayant pas trouvé ce qu'il leur fallait  
De manger et de boire  
Sous la pierre que leur pas traînant a retournée  
— C'est simple ! — ils le demandent  
Sous prétexte de croire  
Et d'être pourchassés pour Jésus-Christ !  
Que chacun s'en retourne où il est né ;

Qu'ils mangent en hâte et partent de bon train —

Le rappelant

Donne-leur des drachmes, aussi,

Et verse-leur du vin —

Et laisse-moi.

Glaucos sort

C'est de l'effort de mes deux bras

Il s'étend de nouveau

En de longs jours,

Que j'ai pris tout mon bien

A la terre seule,

Honnêtement

Et sans secours;

Que font ceux-ci qui errent, se disant las!

Et mangent à toutes portes, sur tous les seuils,

Se disant chrétiens pour boire le vin

Sans qu'ils taillent un cep,

Et pour manger le pain, sans qu'ils sèment le blé!

Flairant les greniers pleins, les amphores scellées?

A vider son tonneau devant son seuil,

A semer sa farine sur la route,

On gagne soif et faim;

J'ai peu d'orgueil,

Mais .. s'il me vient  
Des enfants de Thalie,  
Selon la loi humaine,  
Feraï-je ainsi que mon vieux père? —  
Lui, je l'ai vu nourrir vingt mendiants,  
Nous dire : Enfants, Dieu pourvoie à demain.  
Il a cru sa vie bonne ;  
Il était pieux  
Et mourut rayonnant de son beau rêve...  
Le lendemain nous nous couchions sans fèves.

Et gaspiller l'avoir que Dieu nous donne,  
C'est tenter Dieu.

Il s'endort.

## DEUXIÈME TABLEAU

Phocas, sous le figuier, achève sa sieste; Glau-  
cos entre sur la pointe des pieds, il cueille  
une figue, et la mange avec satisfaction; au  
moment d'en atteindre une autre, il perd  
l'équilibre et doit saisir brusquement la  
branche. Une figue tombe.  
Il se sauve.

PHOCAS, s'éveillant

... Où donc es-tu? Voici de l'or encore,  
A pleines mains!  
Voici... un rêve seulement!  
Qu'importe, en songe on voit son lendemain.  
— Elle était là avec ses yeux joyeux

Avec des roses aux joues,  
Et tous les deux,  
Nous marchions sous les figuiers, lentement;  
Ma bonne roue,  
Avec son grincement, la faisait rire,  
D'un rire qui semblait l'eau même qui s'égoutte  
Et rejaillit;  
Elle disait : *Peut-être! et Je ne sais!*  
A mes suppliques;  
Disait ses doutes,  
Disait : *Je n'ose!*  
Avec son air rieur de toute rose;  
Je lui offrais mes mines de Cyzique  
Et lui tendais le statère de Syracuse;  
Elle s'y voyait comme en un miroir  
Et, me le rendant, m'y montrait, mirée,  
Sa face confondue aux traits de l'effigie,  
Guettant ce que je dirais,  
Jetait la pièce et riait fort, si fort  
Que j'en ai sursauté...  
— Ah! Thalie, comme c'est mal  
De n'être ainsi qu'un songe et de me réveiller...  
Il se penche, ramassant le fruit  
Tiens, c'est une figue qui m'a réveillé!  
Enfantillage!

Appelant

Glaucos !

GLAUCOS, entrant

Maître ?

PHOCAS

Tu es lent à venir, tu dormais ?

GLAUCOS

Un peu, tantôt.

PHOCAS

As-tu rêvé ?

GLAUCOS

Oui, j'ai rêvé, un peu, avant de m'endormir.

PHOCAS

Ne peux-tu parler sans sottises !

GLAUCOS

Mais, cela n'est pas sot :

Je rêve ainsi ce qui me plaît.

PHOCAS

Alors, à quoi ?

GLAUCOS

A Thalie !

PHOCAS

A ça, drôle, tu veux le fouet!

GLAUCOS

Pourquoi! j'ai rêvé qu'elle était votre femme,  
Et qu'elle me donnait des gages doubles,  
Du miel et un manteau plus large  
Et des sandales moins longues...

PHOCAS

Allons, c'est ça : tu rêves à quoi tu veux.  
Rêve plus bas; il suffit.

GLAUCOS

Et vous, maître, vous rêvez en dormant?

PHOCAS

O moi... presque jamais; de quoi te mêles-tu?  
Voyons ton compte.

GLAUCOS, tirant sa bourse

Voici.

PHOCAS, la prenant

Voyons.

GLAUCOS

J'ai eu du mal; j'ai fait ce que j'ai pu;

Ce n'est pas tout encore ;  
Chez cette vieille veuve avec les talents d'or  
On paie à regret trente oboles  
Sur cinq beaux drachmes dus ;  
On voulait m'escompter le surplus en paroles  
Et, selon l'habitude,  
On m'a poussé dehors comme un voleur ;  
Mais je tenais la forte somme ;  
J'ai dit *adieu!* dans un soupir de gratitude.

PHOCAS

Tu es un homme.  
Les frères paieraient mieux, cette saison ?

GLAUCOS

Pour la bonne raison  
Qu'on ne vend plus qu'aux seuls solvables  
— Crainte des risques —  
Mais beaucoup font les misérables  
Par habitude de feindre  
Devant ceux du fisc ;  
Tout en leur donnant loisir de se plaindre,  
J'ai pu récupérer à peu près notre dû ;  
Et je suis riche,  
Presque autant que la vieille veuve ;

A preuve

Il tend ses tablettes à Phocas

PHOCAS, les parcourant

Très bien, très bien !

Pourtant, il ne faut étrangler personne.

GLAUCOS

Sans doute; j'ai trouvé mieux, je crains :  
Au vieux de Jéricho qui revend nos denrées  
Et fait le change et trafique de prêts  
Dans sa boutique infecte,  
Pour son atermoïement de deux mois pleins  
J'ai pris deux drachmes d'intérêt  
— Afin qu'il nous respecte! —

PHOCAS

Prends garde, Glaucos, ceci paraîtrait...

GLAUCOS

La conscience est sauvée :  
J'ai joint mon petit vol à la dîme des pauvres.

PHOCAS, riant

Tu es décidément un homme ;  
Une autrefois pourtant, pour une pareille somme...

Au calcul maintenant ;  
Voyons où nous en sommes.

Il tire une cassette ; Glaucos prend un compteur à boules

PHOCAS, triant des pièces

Marque :

Six mines d'or.

GLAUCOS, marquant

Six mines. Ça, c'est avant moi.

PHOCAS

Ça!... c'est six ans de ma jeunesse, à moi.

GLAUCOS

C'est plus que mes seize ans, pourtant.

PHOCAS, comptant toujours

Tu te plaindras demain. Marque, sans commentaire :  
Deux mines d'or, ça fait huit.

GLAUCOS, même jeu

Ça fait huit... pour toi !

PHOCAS

Veux-tu te taire !

Même jeu

Quatre cent dix, quinze, vingt, vingt-deux et deux,  
Vingt-quatre, quatre cent vingt-quatre drachmes.

GLAUCOS

Quatre cent vingt-quatre drachmes.

Calculant avec volubilité sur le compteur dont les  
boules glissent et se heurtent avec un bruit  
d'osselets

Soit : quinze statères de Cyzique et cinq drachmes.

PHOCAS

Plus cinq, six, sept, huit.

Huit cent soixante-huit oboles diverses.

GLAUCOS

Huit cent soixante-huit oboles diverses...

Pardon ! ma paye est là-dedans.

PHOCAS

C'est juste, donc au cours

GLAUCOS, très vite

Comptant

Trois cent et dix-huit oboles, à ce jour ;

Soit : Cinquante-deux drachmes et six oboles, net.

PHOCAS

Tu calcules bien de tête,

Pour toi.

GLAUCOS

Pour toi aussi, regarde :

PHOCAS

Ça fait ?

GLAUCOS, de voix forte.

Huit mines d'or, quinze statères,  
Quatre-vingt-seize drachmes et trois oboles.  
Ou — huit mines, dix-huit statères,  
Douze drachmes et trois oboles —  
Un joli compte, ma parole !  
Que vous en semble ?

PHOCAS

Allons, ça va ! — répète ; donc, ensemble ?...

GLAUCOS

Huit mines...

PHOCAS

Il examine soudain une pièce et la tend  
à Glaucos qu'il interrompt

Connais-tu cette effigie ?

GLAUCOS

C'est la Proserpine d'Agrigente, elle vaut, au taux...

PHOCAS

Ne trouves-tu pas qu'elle lui ressemble ?

GLAUCOS

Vous mêlez tout, mon maître ;  
Voyons ! elle est jolie.

PHOCAS

Belle !

GLAUCOS

Peut-être.  
Mais elle n'a pas ce menton.

PHOCAS

Le nez.

GLAUCOS

Le nez, peut-être ; mais...

PHOCAS

C'est bien son œil, son front.

GLAUCOS

Ah ! je ne trouve pas, et j'imagine  
Que vous ne la reconnaîtriez qu'à sa robe.

PHOCAS

Pourquoi !

GLAUCOS

Mais elle n'a jamais été Proserpine!

PHOCAS

Écoute — et une fois pour toutes —  
Tu es un niais avec tes faux airs éveillés,  
J'eus tort de t'envoyer; et je me le reproche.  
Va chercher ma tunique et mes souliers  
— La neuve — je vais à Antioche.

GLAUCOS

Mais le soleil est déjà bas.

PHOCAS

Assez bavardé, n'est-ce pas?

Il sort, devantant Glaucos

GLAUCOS

Comme il est changé, le gai maître austère :  
Tantôt il faut parler, tantôt se taire;  
Le voilà prêt à partir sur la route,  
Lui qui ne marche pas deux milles dans un an!

Et ce que ça nous coûte!  
Il gaspille, en parlant,  
Plus qu'on n'amasse d'or avec la bêche

A retourner ce clos depuis vingt ans.  
 Avec tout ce qu'on raconte dans les faubourgs  
 Il aura de la peine à convertir,  
 Lui chrétien — comme on dit —  
 Même à l'amour payen,  
 Même à l'amour tout court,  
 Cette Thalie!

Phocas rentre, vêtu de sa tunique blanche ;  
 il semble moins pressé

Quoi, déjà prêt, mon maître,  
 Réfléchissez, il se fait tard,  
 Je sais les routes mieux que vous.  
 Vous allez être...

PHOCAS

Mais rien du tout !  
 Je reste.  
 Va veiller à l'enclos et changer les barrages.

GLAUCOS

Vous voyez bien qu'il est trop tard !

PHOCAS

Allons, sois leste !

Glaucos sort — Phocas va s'asseoir

Trop tard ! il semble qu'il soit toujours trop tard !  
 Demain !... on remet toujours à Demain :

Pour un regard,  
Pour un geste de main,  
On hésite, à considérer le pour, le contre,  
Et ce que l'on a fait et ce que l'on ferait  
Selon le choix ou la rencontre,  
L'élan qu'on devra se défendre,  
L'effort dont on sera capable.  
Et jamais l'heure n'est favorable,  
Il faut attendre :

Le matin; c'est trop tôt :  
Le jour est long ou rien ne presse ;  
Et — cependant que l'on combine,  
Qu'on mesure, qu'on pèse,  
Qu'on raisonne indécis —  
Le jour passe au galop,  
La route est noire et vide  
Et, seul, le soir est là... et le voici !  
C'est l'heure qui se décide :  
Pour nous, qui décidions de l'heure ! il est trop tard.

Ceci est peu, en somme ;  
Et vraiment, le hasard  
A bien fait d'effacer ce petit rêve prometteur  
— De quoi, grand Dieu ! —

Et cette vanité de songe creux,  
Et ces projets de sot —  
Quand j'aurais saisi l'heure  
— Ainsi qu'on croit, enfant, retenir un chariot  
Qui vous entraîne —  
Je serais encor là, peut-être,  
Où l'heure m'a mené.  
— Avec (pour seul gain net),  
Avec la honte des démarches vaines  
Et le regret d'avoir agi trop tôt —  
Trop tôt ! — Non plus trop tard —  
... Et ma fierté blessée qui n'eût pas pardonné...

Car l'indécision est sur la route ;  
Le carrefour,  
Qu'on y vienne à pas lents  
Ou qu'on y coure  
Hâtif et haletant,  
Étend ses bras poudreux comme un geste de doute...

Je sais — je savais — qui ne sait ?  
Mais j'aurais voulu croire,  
Réaliser le rêve de demain  
Avant qu'une autre aurore chasse d'un rire les rêves.  
Et je songeais, tantôt, — la velléité fut brève —

A courir au-devant de mon désir  
Jusque dans Antioche, pour l'y saisir  
... Pour y trouver, plutôt, selon les anciens mots,  
La face triste du Destin assis  
Au seuil interdit — son ombre drapée  
Voilant la porte où l'on n'ose frapper!...

Ainsi la volonté serait un leurre ?  
Qui sait ? et lequel d'entre nous,  
Qui n'ait changé, en rêve, son passé ?  
Oui, qu'on agisse ou non, l'heure suit l'heure  
— Comme les rayons tournants de ma roue —  
L'heure suit l'heure,  
Narquoise à qui l'avait rêvée meilleure,  
Rieuse à qui l'accueillit d'un sourire,  
Mais meurtrière à qui la veut fléchir...

GLAUCOS, passant

Maître, je descends aux barrages,  
Vous plaît-il que je vous écoute, tantôt,  
Selon l'usage ?  
Demain c'est le sabbat.

PHOCAS

Va et reviens, — je me sens las —

Ferme l'enclos du côté de la route  
 Et porte au chien son dû ;  
 Voile bien la ruche qui essaime  
 Sans quoi l'essaim serait perdu  
 Et puis...

Glauco sort

Et puis n'importe !

Il se lève tout à coup, et va tirer une  
 étoffe qui recouvre un miroir pendu à la  
 muraille au-dessus d'instruments de jar-  
 dinage

C'est poli comme une bêche laborieuse.  
 ... De fait, la mienne se ternit, je crois ;  
 Mes mains sont déjà moins rugueuses,  
 L'on dirait...  
 Autrefois,  
 J'aurais eu honte, ainsi, de me mirer ;  
 Mais n'est-il pas deux fois pour elle,  
 Ce joli miroir clair ?  
 Un don galant qui doit la mirer belle  
 Et qui, auparavant, corrige un peu ma barbe...

Il rit ; tire le voile sur le miroir ; et,  
 se retournant, se trouve en face de  
 Johannès qui vient d'entrer

JOHANNES

Je suis indiscret, Phocas,

Importun, sans doute ?

Désignant le miroir

Combien est-ce que cela coûte,  
Jardinier fastueux ?

PHOCAS

Riez, Johannès, avant que je m'explique ;  
Ceci te semble drôle et l'est peut-être un peu.

JOHANNES

Voyons, sans être curieux ?

PHOCAS

Qui vient d'aveindre une bourse dans  
une niche de la muraille, la lui  
tend

D'abord la dîme ; elle est de douze drachmes ;  
Ceci est pour le diacre.

JOHANNES

Recevant la bourse

Les affaires sont bonnes.  
Et puis ?...

PHOCAS

Eh bien... que dirais-tu d'un homme...

JOHANNES

Cet homme, c'est vous.

PHOCAS

Soit — que dirais-tu, que diriez-vous,  
D'un homme,  
Ayant vécu sa vie laborieuse  
Jusqu'amasser le repos de sa fin...

JOHANNES

Sa fin!...

PHOCAS

Enfin! son avenir, son lendemain —  
— Et qui,  
Bien que moins jeune que l'été,  
Marchant d'un pas solide et sans appui,  
Songe à demain.

JOHANNES

Et puis?

PHOCAS

Si donc cet homme...

JOHANNES

Vous.

PHOCAS

Moi, qu'importe? je suis un homme, en somme,

Si donc cet homme ayant servi son Dieu  
Songe à lui-même, un peu...

JOHANNES

Un peu.

PHOCAS

Et veuille prendre femme ?

JOHANNES

Qu'il défaille, sans pécher, non sans blâme,  
Selon saint Paul.

PHOCAS

Oui, mais selon votre âme ?  
Car moi je songe qu'il pécherait peut-être  
A ne pas vivre selon ce qu'il fut créé.

JOHANNES

Te voici prophète, à ton tour, beau maître  
Jardinier.

Il le toise

Voyons ! la mise est de bon goût :  
Tunique neuve, laines bien nuancées  
Le joli fiancé !  
Les liens de pourpre vont bien aux sandales  
— Bien que tu sois le fils d'un jardinier

Et jardinier toi-même. — Eh, tu es beau!  
Au gradin des Équites tu siègeras sans scandale —  
As-tu retenu ton coussin au cirque ?

PHOCAS

Je suis chrétien.

JOHANNES

Tais-toi ! ne risque pas ta belle peau —  
Songe à ta fiancée !  
On n'avoue pas ces choses-là.

PHOCAS, irrité

Alors je ne suis plus chrétien ?

JOHANNES

Mais tais-toi donc ! ne sais-tu pas les ordres ?  
On massacre depuis hier,  
L'Église saigne.

PHOCAS

Oui, certains fous hurlant aux carrefours ;  
Qui voulez-vous qui les plaigne ?  
Des fauteurs de désordre,  
Cæsar a dit... Et qu'est-il que je craigne ?  
D'ailleurs, je n'ai pas peur.

## JOHANNES

Tu mens ! regarde au miroir ta pâleur  
— Ton âme aussi n'est-elle qu'un peu de boue ! —  
La luxure, comme un vin, fleurit ta joue ;  
La paresse a blanchi tes mains ;  
L'orgueil t'accoutre  
Comme un vêtement ;  
Le mensonge te fait mentir à toi-même — tu mens !  
La colère t'empourpre  
Maintenant !  
L'homme c'était toi ? un homme, vraiment, toi !  
Adieu, bien de la joie, bien de la joie !

Il sort

PHOCAS, un instant interloqué, se ressaisit

Ainsi, cet homme saint entre les saints  
Qui va parlant d'amour, de joie, de paradis —  
De charité, prodigue à tout prochain,  
Et porte, de seuil en seuil, la parole qui dit :  
Aimez ! comme Dieu vous aime —  
Me fait de mon amour presque un blasphème !  
Mais qu'a-t-il dit lui-même ?  
Croyant m'humilier  
— Il s'avalissait !

Comme ces insulteurs à gage, par milliers,

Vont ameutant la foule contre nous,  
Abominent Cæsar,  
Afin qu'on trouve prétexte à piller,  
Au hasard des bagarres  
Les biens de ceux qui vivent selon Christ  
Paisibles et pieux  
— Sans grand'joie certes, mais non tristes --  
Se pliant à la loi comme il est dit :  
Rendant à Dieu cela qui est à Dieu  
Mais rendant à Cæsar ce qui est sien.

CHRÉTIEN!

Ces nouveaux mots sont vraiment vagues ;  
Mon père ne connut pas ce beau nom-là.  
Êtes-vous chrétien ?  
Vous dites : oui ; et, selon qui vous parle,  
Vous avez dit — ou c'est tout comme —  
Je suis un contempteur de Rome,  
Un ennemi des riches d'Antioche,  
Un mangeur d'enfants nouveau-nés,  
Un manieur de philtres,  
Un esclave aviné,  
Un magister de la débauche,  
Que sais-je encore ? un juif, un mage...  
Et cela dirait, aussi, par antiphrase ! —

Je suis un doux disciple de l'Homme divin ?

Êtes-vous chrétien ?

Ma foi, qu'entendez-vous par là ?

Il marche en parlant — puis s'arrête

Si tu as cru m'intimider,

Bon diacre Jean,

Avec ta feinte et ton scandale,

Tu me juges bien peu intelligent.

Il appelle

Glaucos !

GLAUCOS, la bouche pleine, accourant

Maître !

PHOCAS, impérieux

Tiens, lie mieux ma sandale ;

Je pars, dépêche.

GLAUCOS, liant la sandale

Malgré la nuit ?

PHOCAS

A cause d'elle ; la route sera fraîche.

Bruit de voix et de pas

Encore des pauvres en quête de deniers.

LE DÉCURION entrant

Holà !

Où est Phocas le jardinier,  
Chrétien, proscrit, le dernier des tablettes.

PHOCAS

Je suis son maître.

LE DÉCURION

Prends garde ; tu nous répons de lui,  
Est-il ici ?

PHOCAS

Il n'est pas loin.

LE DÉCURION, à Glaucos.

Eh, là, petit, va nous chercher Phocas.

PHOCAS

Cet apprenti a d'autres soins ;  
Va nous chercher du vin de Libanon  
— la vieille amphore derrière les deux urnes —  
Je suis votre otage, Décurion,  
Tant je suis sûr de Phocas !  
La nuit est close — il fit chaud sur les routes —  
Épargnez-vous une battue nocturne,  
Vaine, sans doute.

GLAUCOS

Car ce Phocas est noctambule,  
Tantôt il pensait s'en aller à Antioche !

LE DÉCURION

On fera route  
De compagnie.

PHOCAS

A Glaucos

Fais ta besogne — il est bavard comme une pie ! —

Au Décurion

Phocas, il sera là demain,  
Je vous le livrerai à l'aube.

LE DÉCURION, aux hommes

C'est dit ?

PREMIER SOLDAT

Soit, — sans reproche.

LE DÉCURION

Moi, je veux bien marcher.

DEUXIÈME SOLDAT

Eh bien, va le chercher.

Il y a trop longtemps que ce bronze me coiffe.

## TROISIÈME SOLDAT

Il est bien tard.

## LE DÉCURION

Du vin alors, j'ai soif.

DEUXIÈME SOLDAT, retirant son casque

Me voilà décoiffé ;

J'abdique.

Tiens, je te fais Cæsar !

Il coiffe de son casque, en riant,  
Glaucos, qui verse à boire aux  
soldats qui se sont assis.

LE DÉCURION à Phocas, le verre en main

Si vous saviez, mon chevalier, le métier qu'on fait!...

### *TROISIÈME TABLEAU*

Phocas au pied du figuier creuse  
la terre; c'est la mi-nuit; un  
coffre git près de l'arbre.

PHOCAS

Comme la nuit est calme et sans émoi,  
Comme on a honte de vivre,  
Et qu'il fait bon s'en aller sans retour,  
Et sans révolte,  
Vers l'infini qui sourit et délivre...  
Souvent j'ai retourné cette terre noire  
Sous les étoiles d'avril, dès le soir,

Ainsi,  
 Dormant à travers le jour lourd  
 A rêver des récoltes,  
 Ce soir, je creuse joyeusement ma couche,  
 Car le fruit de la vie est amer à ma bouche.

Et puis j'attendrai l'aube, triste,  
 J'attendrai l'aube annonciatrice ;  
 Souvent je l'ai guettée lente à paraître,  
 Ivre d'une angoisse de fièvre ;  
 A regretter tout l'avenir à naître ;  
 A mourir de la mort éternelle des rêves  
 Qu'efface son crépuscule ;  
 A pleurer sans savoir, de douleur ou de joie ;  
 J'ai fait ma tâche coutumière

Il jette sa bêche

J'ai froid...  
 Ce qui semblait une lâcheté tantôt ;  
 Ce vain souci de vivre encore,  
 D'enfouir mon peu d'or,  
 Et de gagner les cèdres noirs, là-haut,  
 Où l'air est libre, où naît le jour nouveau ;  
 Ce fut un rêve courageux, peut-être ;  
 Il est plus facile de mourir  
 ... Que de renaître.

Il reprend sa bêche

GLAUCOS, apparaissant, furtif, à mi-voix

Maître, maître, tout est prêt.

PHOCAS

Tiens, prends ta bêche.

Il fait bon travailler sous la nuit fraîche;

Viens, Glaucos, l'air est doux.

Ils placent, de concert, le coffre dans la fosse

GLAUCOS

Enfouissons le coffre et sauvons-nous :

Le vin les dompta un à un; ils dorment.

PHOCAS

Ils dorment !...

Écoute, alors, petit, tu vas partir devant;

Si tu reviens, plus tard — tu seras grand —

Tu creuseras, souviens-toi, au pied du vieux figuier,

A cette place;

Et ce trésor sera pour toi

Va! cours, sois leste!

Je comblerai le trou,

Va.

GLAUCOS

Non pas, je vous suivrai,

Si vous restez, je reste.

PHOCAS

Mais je ne reste pas.  
Écoute-moi, un long moment ;  
Quoi qu'il arrive, voici mon testament :

GLAUCOS

Mais venez, courons ; parlons sur la route !

PHOCAS

Tais-toi, écoute :  
Tu songeras à vivre ;  
Un jour tu prendras femme ;  
Tu fêteras, avec cet or, l'épithalame ;  
Tu vivras, non comme moi *selon autrui*,  
Mais à ta guise et d'aujourd'hui en aujourd'hui ;  
Cueillant la vie quotidienne, bonne à toute heure ;  
Et sans que des paroles dites jadis  
Te pèsent comme une loi de sacrifice ;  
Tu penseras par toi, sans souci des poèmes ;  
Si tu t'es dit : ceci est bon ;  
Agis selon toi-même ;  
Sois honnête et mesure Dieu au cœur de l'homme.  
Ne songe pas à moi,  
Que pour te dire (si l'on me nomme) :

Il m'a fait libre de ma voie,  
Il mourut sans remords me laissant à mon choix,  
Suivre le sentier ou la route ;  
Il n'a pas exigé que je fusse *lui*,  
Sa survivance, sa misère et son doute  
Ni sa foi même, ni son pauvre orgueil ;  
Mais quelque jour nouveau dont l'aube a lui,  
Là-bas, quand il fit halte, en souriant, au seuil...  
Va vivre !  
As-tu compris ?  
Non, car tu pleures.

GLAUCOS

Vous voudriez donc mourir tout à l'heure ?

PHOCAS

Enfant ! je vais partir tantôt, avant l'aurore ;  
Toi, vite ! porte-moi ceci à Antioche.

GLAUCOS

Le statère d'or.

PHOCAS

Oui, va, sois leste ; serre bien ta poche ;  
Tu lui remettras la médaille ;  
Dis-lui : il vous aime ;

C'est sot; se pourra qu'elle te raille;  
 Mais je n'aurais souhaité que cela;  
 Et cela m'amuse — vois : je suis gai!  
 Ne pleure pas.

Il se détourne pour essuyer des larmes.  
 Glaucos soudain se sauve à toutes  
 jambes

Ah! Glaucos...

En se retournant Phocas le voit fuir

Voyez : il part;  
 Il court, sans même un mot, sans un regard;  
 Va, tu es jeune et la mort te fait peur;  
 Qui sait où mène ton chemin d'Avril en fleur?  
 Le mien s'arrête ici,  
 Sous un figuier, et c'est l'été à peine, et je suis las.

Calme, pourtant, et sans souci;  
 Ma tâche, la vieille tâche est faite, n'est-ce pas?  
 Une autre eût commencé une autre vie,  
 Une autre route qu'on aurait suivie,  
 A deux et pas à pas;  
 Je l'avais entrevue si belle...  
 Qui sait?  
 Où menait-elle?

Qu'importe!

Voie, âpre et rude et droite, je t'ai gravie !  
Si seul, que je m'en oubliais moi-même  
Et que, ce soir, tantôt, je me suis apparu  
Plus vieux que toutes mes années courues ;  
Vieux de l'âme grise de mon père, et blême  
De la pâleur de ceux qui dorment  
Sous le linceul informe  
Dont je les ai vêtus...  
Phocas, te voici grave de leur vertu,  
Étranger à ton cœur, ombre qui passe  
Comme un écho perdu et qui s'éteint  
De quelque voix d'ancêtre qui te dit :  
Meurs de la mort que nous eussions choisie ;  
Ne sois pas moindre que la plaine moissonnée :  
Rends-nous le sang que nous t'avons donné,  
Ne sois pas inégal au champ qu'on sème ;  
Ne fléchis pas : tu es nous-mêmes,  
Tu n'es que le prédestiné !  
Donc, je me voile, père, de ton linceul.  
— Au moins je suis le dernier et le seul,  
Et, mourant pour mes pères, je meurs pour vous, mes  
Qui ne naîtrez jamais. [fils  
Ce petit Glaucos, j'en aurais fait un diacre  
En modelant son âme claire de pâtre  
Comme on fit de la mienne ;

Mais j'ai porté tout seul le poids des vieux devoirs,  
 Je n'ai pas partagé la charge ancienne ;  
 Le fardeau tombera quand je viendrai à choir,  
 Là, tantôt, sur la terre meuble, et tendre  
 Comme un baiser de mère.  
 Il ne reste que d'attendre...

Il marche, un temps, et va s'asseoir près  
 de la porte.  
 Au décurion qui s'éveille sur le seuil :

Vous avez bien dormi, Décurion,  
 Vous qui juriez les dieux que vous m'éveilleriez !  
 Le jour est loin encore, mais la nuit passe.

DÉCURION

Vous pouvez rire, riez ;  
 Je rêvais que nous manquions ce vieux Phocas !  
 Où est-il ? est-il là ?

PHOCAS

Éveillez-vous, je suis encore ici ;  
 Je n'ai pas fui.

DÉCURION, qui boit à une cruche

Sans doute, bon hôte et bon otage ;  
 Nous attendrons l'aurore de compagnie ;

Votre vin a de l'âge ;  
Il faut qu'il soit puissant pour que moi ! j'aie dormi :  
Je me souviens, avec Caesar, aux marches des Parthes  
J'ai veillé trois longs jours sans cligner d'un seul œil.

PHOCAS

Dormant trois bonnes nuits.

DÉCURION

Du tout : nous marchions sous les étoiles  
— De rudes étapes ! —  
On chantait pour se tenir éveillé.

PHOCAS

Vous vous êtes bien amusé à travers tout ;  
Le métier fut bon, la vie joyeuse ?

DÉCURION

Tiens, j'ai peu songé à cela, ma foi ;  
La vie, on la vit comme elle vient ;  
On fait son métier — et vous ?

PHOCAS

J'ai fait le mien,  
Sans grand but, à vrai dire,  
De jour en jour — à nourrir ceux que vous tuez.

## DÉCURION

Il est des métiers pires.

... Mais dites... pour employer Phocas... vous êtes  
[chrétien ?

Je soupçonne que vous êtes chrétien, l'ami.

PHOCAS, riant

Vous me tueriez si je vous disais *oui* ;

Donc, si je disais *non*, qu'en sauriez-vous ?

Le Coq chante au loin

## DÉCURION

Nous exécutons l'ordre, voilà tout ;

Quand on m'a dit : va tuer ce chien ou son maître ;

Je tue ; sans ordre, je le flatterais, peut-être,

Et ferais boire le bonhomme à ma gourde ;

Voyez-vous bien, la loi est sourde

Et le soldat muet.

On nous a commandé de ramener Phocas ;

A vrai dire, pour son bien, mieux vaudra le tuer

— Par égard pour le vin du maître —

Nous dirons qu'il a résisté ;

Ainsi il évite les bêtes.

Vous saisissez ?

Je ferais plus, si je pouvais.

Mais un ordre est un ordre ;  
Que deviendrait l'Empire sans discipline ?  
Et, quant à vous, fussiez-vous leur grand-prêtre,  
Je vous serre la main ;  
Demain, on vous recherchera, peut-être,  
Si l'ordre vient ;  
Mais, d'ici là, soyez juif ou chrétien,  
Nous sommes amis.

Il lui tend la main

PHOCAS

Amis !

DÉCURION

Votre main brûle.

PHOCAS

La vôtre glace.

DÉCURION

J'ai mal dormi, avec ce rêve ;  
La nuit est froide comme une nuit de Thrace.

PHOCAS

Prenez mon manteau, j'ai la fièvre.

Un silence

DÉCURION

Voici comment je compte faire.

— Votre vin portera bonheur à votre esclave! —  
Est-ce qu'il est brave,  
Ce chrétien?

PHOCAS

Il ne craint pas la mort, je crois, j'espère!  
Mais qu'en peut-on savoir?  
On dit : je mourrai bien,  
Debout, et sans même fermer les yeux  
... Et puis... que sait-on?

DÉCURION

Est-il bien vieux?

PHOCAS

Non, il est jeune encore, et fort et grand,  
Très doux, sévère un peu, le geste lent.  
Il se tient droit... il n'est pas lâche!

DÉCURION

Alors voici :  
Quand vous direz, *Phocas!*

PHOCAS

C'est moi qui donnerai le signal de sa mort?

DÉCURION

Cela vous peine, peut-être?

PHOCAS

Non pas ; donc quand je vous dirai : *Phocas!*...

DÉCURION

Je lui mettrai le fer au cœur, sans un effort ;

Je connais bien le coup ;

Il ne saura pas qu'il est mort :

Il sera mort debout !

Nous n'emporterons que sa tête

— Ça c'est pour votre vin !

Il la porterait, sans cela, lui-même, aux bêtes !

Il regarde le ciel

Le coq a chanté ?

PHOCAS

Oui, deux fois déjà ; l'aube s'approche.

Cependant que nous causons et rions.

Vous tuerez Phocas avant peu, Décurion,

Et puis, vous en allant vers Antioche,

Vous parlerez de mon bon vieux vin noir

Dont vous avez éclaboussé la terre ;

Hier soir.

A part

Et maintenant, Phocas, ton sang !

## DÉCURION

Je vais fourbir mes armes et réveiller les hommes.

Il sort

## PHOCAS

Comme tu bats, mon cœur !

Il passe les mains sur sa figure

Mes yeux, ma bouche

— Reflets du petit miroir de Thalie —

On vous jettera aux chiens, mes lèvres que je touche !

O que j'ai soif — du vin !

Non ; mourons bien.

Il s'appuie à la muraille

Vivons cette heure encore...

Phocas, tu vas mourir, te sens-tu fort !

Tu ne crois pas que Dieu le veuille ainsi ;

Tu penses, ah, tu le sais ! qu'il est au monde

Des baisers sans remords, des tendresses fécondes ;

Tu crois que ce jour même élèvera pour d'autres

Un merveilleux flambeau d'espoir et de beauté :

Tu vois, fermant les yeux, l'ardente royauté

Et le cortège d'or du bel amour joyeux !

... Ferme tes yeux, Phocas : tu baisserais les yeux...

Et souris ; car, pour toi, tout n'est que vanité,

La vie, l'amour, la joie, le rire et la beauté ;  
Et l'on t'a façonné une âme terne et triste ;  
Cette heure t'ouvrirait les bras, Phocas... résiste ;  
Tu es né pour mourir : ils t'ont tué, Phocas ;  
Va coucher de son long ta race fière et lasse,  
Verse en libation le sang de tes ancêtres,  
Mêlé au sang de l'aube, à l'avenir à naître :

On te dira martyr et saint, mais, tu le sais,  
Que tu meurs seulement pour ne pas renier  
La foi du père de ton père le jardinier,  
Que pour ne pas fléchir il te suffit d'être homme...

GLAUCOS, il entre en courant, il s'appuie à la muraille essouffité  
Maître, maître, je t'ai sauvé.

PHOCAS

Pauvre enfant, tu reviens trop tôt; si tu savais !

GLAUCOS

Non, je t'ai sauvé, tu es sauvé !  
Écoute-moi — je ne puis pas parler  
Et si tu savais, toi — attends —  
Vois donc ! je ris — comprends !  
J'ai vu Thalie — elle vient —  
Son frère — tu te souviens —

Tout est fini — le prêteur — ah ! l'archonte...

Il se laisse glisser à terre, presque évanoui,  
en sanglots

PHOCAS

Le pauvre petit conte...

Thalie ? Ah cette fiancée rebelle !

Gentil enfant, je n'ai pas souci d'elle ;

J'ai oublié la vie et ce bruit d'ailes

Que font les tourterelles sur le linteau

... Je songeais sur le seuil que je m'en vais tantôt...

Penché vers Glaucos

Pour toi,

Tu sais le coffre et tout notre or, — ma joie ! —

La vie, Glaucos, l'amour, la gloire est là !

Va, ton chemin est bon.

Ne te retourne pas.

Que viens-tu faire ici, rayon de vieilles joies !

Ce qui me reste à faire, je le ferai mieux seul

Glaucos se relève dans un effort

Je te commande encore,

Va-t'en ! fuis ! faut-il que j'implore.

GLAUCOS

Mais, maître ! écoutez, feignez, niez, dites...

PHOCAS

Va, laisse-moi; on est plus fort sans larmes.

GLAUCOS

Mais non, je ris — elle vient — je la guette...

Aux soldats qui surviennent

Soldats, soldats, jetez vos armes,

Ne tuez pas mon maître,

Phocas est encor loin, vous savez bien.

Je l'ai vu — attendez.

Il se précipite aux pieds du Décurion  
qui le repousse brutalement

DÉCURION

Phocas est loin encore! on rit de nous :

L'on est pris pour un sot dès qu'on est bon ;

Vous croyez sauver l'homme en vous moquant de nous ;

C'est assez plaisanté. — Allons, sans phrases,

Où est-il ?

PHOCAS, doux et calme

Oui, j'ai plaisanté, Décurion,

Ce gamin veut sauver Phocas,

Invente un conte, et pleure, et rit, et jase.

Voyez!

La main sur la tête de Glaucos — au-  
quel il fait le signe du silence

Mais parce qu'il l'aime doit-on le rudoyer ?  
Laissez l'enfant, quel mal vous a-t-il fait ?  
Avec ses pauvres mensonges d'espoir  
Et son rire feint dans ses sanglots mal étouffés ?  
Il vous versa le vin hier soir,  
Mon vin qui vous laissa dormir  
Oublier, rêver, boire encore en rêve !  
— et voici que la nuit s'achève ;  
J'ai veillé à vous regarder dormir  
— Moi votre otage, moi qui pouvais fuir —  
Et je vous ai gardés !  
A suivre le cours de vos heures lentes et douces ;  
De quoi vous plaiguez-vous, si nous revoici tous ?

## DÉCURION

... et puisque tu tiens ta promesse...

## PHOCAS

Ai-je failli à ma promesse ?  
Au premier rayon d'or dont le Liban s'ébrèche  
Et qui projettera l'ombre de cette bêche  
Devant la porte, là, sur la terre battue,  
Phocas sera debout au pied du figuier nu ;  
Il l'a promis, et nous tiendra parole.

DÉCURION, aux hommes

Ils l'auront averti! chacun son rôle.

A Phocas

Avec ces contes on mène des enfants,  
Puis on en rit ;  
D'aucuns les trouvent drôles ;  
Savez-vous bien que j'ai risqué mon grade, moi !  
Mais le marché fut net et de sang-froid :  
Tu nous réponds de Phocas.

UN SOLDAT

Sur ta tête.

PHOCAS

Sans doute et — dès hier soir j'en répondais —  
Laissez donc faire, qui sait ? Phocas s'apprête...

Il marche vers le figuier

GLAUCOS

Et je vous dis, Décurion, ô bon Décurion,  
Que sur la route d'Antioche il vient une femme  
— Votre sœur, Thalie — tantôt nous en riions —  
Elle vous dira qu'on vous réclame  
A Antioche, avec la décurie —  
Que tout est calme

— Voyez, je ris !  
 Le proconsul donne contre-ordre —  
 Je sais, j'en viens ;  
 Quand Phocas serait là, fût-il chrétien...

## DÉCURION

En voici bien d'une autre histoire !  
 Tu sais ce nom *Thalie*  
 Pour avoir flâné chez mon père  
 A rire et boire entre routiers et baladins :  
 Mais depuis quand quelque petit esclave  
 Sait-il les ordres qu'un Décurion ignore !  
 Allons, tais-toi, vaurien.

Il le repousse

## UN SOLDAT

Laisse donc, c'est peut-être son fils, au jardinier —  
 Le métier me dégoûte ; laisse l'enfant crier —

## GLAUCOS

Mais non, soldats, voyez comme je suis gai —  
 Voulez-vous boire ? vous êtes fatigués —  
 Phocas est sauf, la loi le couvre — j'ai raison —  
 J'en viens — je sais les ordres — j'en suis si sûr.  
 Que je vous chanterai des chansons,

Le voulez-vous !

Le premier rayon d'aube le frappe et  
va éclairer la muraille

Je vous ferai des ombres sur le mur

Attendez !

Mais tuez-moi, plutôt ! j'embrasse vos genoux ;

Si je vous disais que je suis Phocas !...

Une minute encore !...

DÉCURION

Empoignez ce gamin.

UN SOLDAT

Tais-toi, tais-toi, petit !

PHOCAS, debout sous le figuier

Ah ! soyons fort !

... Voici l'aube — tout chante !

Le jour naît comme un miracle, voyez !

Le ciel est pâle comme une mère qui enfante,

La vie s'éveille, hier sourit à demain

... Un oiseau monte, là-bas, voyez !

Son vol est léger comme le geste d'une main...

Ah ! la toile d'or s'est éployée ;

Le Liban brûle !...

... Phocas où t'en vas-tu ? je t'entends rire ;

La porte s'ouvre avec un chant de lyre,  
 Et tu t'es détourné — pourquoi? — tu pleures?  
 La porte rouge s'ouvre aussi pour un accueil;  
 Décurion, tire l'épée, voici notre heure  
 L'ombre de la bêche est sur le seuil  
 — Voyez, la croix!...  
 Phocas, Décurion, Phocas, c'est moi.

## DÉCURION

Toi? la folie! tu es son maître.

## PHOCAS

Oui, vous le voyez bien :  
 Je suis Phocas, le proscrit, le chrétien,  
 Phocas le jardinier, frappez!

## GLAUCOS, se débattant

Il rit, — il sourit — laisse-le — il ment —  
 Écoutez sur la route! — elle vient — j'entends —

Il s'échappe des mains du soldat et  
 sort en courant

## DÉCURION

La vie est bizarre; donc c'est toi, vraiment,  
 Phocas le jardinier... le dernier des tablettes?  
 Celui que nous devons mener aux bêtes?

N'es-tu pas fou de n'avoir pas sauvé ta tête ?  
Tu pouvais fuir.

PHOCAS

Mais je suis resté, frappe !

DÉCURION, aux hommes

Qu'en faisons-nous ?

PREMIER SOLDAT, à Phocas

Et bien ! tu veux mourir ?

DEUXIÈME SOLDAT

Certes, il est fou, c'est un chrétien.

DÉCURION

Je t'ai promis la mort plus douce, Phocas ;  
D'autres commandent — c'est l'ordre impérial —  
Je ne suis que la main.

PHOCAS

Me voici !

DÉCURION

Soit : de par Caesar et la loi de Rome...

Il lève son épée pour frapper — mais  
la rejette et se détourne

Non ! c'est un crime.

QUATRIÈME SOLDAT, tirant l'épée et frappant Phocas  
A moi la prime.

DÉCURION

Ah ! malheureux !

VOIX DE GLAUCOS

Vite, vite, accourez vite !

DEUXIÈME SOLDAT

Une femme.

DÉCURION

C'est elle ! folie !

QUATRIÈME SOLDAT, essayant son arme, inattentif  
Qui ça ?

PHOCAS, qui s'est redressé dans un dernier effort  
Thalie !...

Il meurt.

## TABLE



LES FIANÇAILLES D'EUPHROSINE.....	3
ANCAEUS.....	13
SWANHILDE.....	77
PHOCAS LE JARDINIER.....	157



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le trois novembre mil huit cent quatre-vingt-dix-huit

PAR

**BLAIS ET ROY**

**A POITIERS**

pour le

**MERCURE**

DE

**FRANCE**











